

Expérimentations splendides



magazine semestriel n° 0 / stimultania.org

Utopies et photographie citoyenne

Expérimentations splendides n°0
gratuit

**Direction de la rédaction
et de la publication:** Céline Duval
Coordination de la rédaction:
Matilde Brugni
Relecture: Laure Canaple
et Laura Cassarino
Communication et mécénat:
Camille Bonnet
prénom.nom@stimultania.org
Maquette: Morgane Aubert

Contributeurs: Emmanuel Burlat,
Marie Cartier, Barbara Hyvert
et Fabienne Swiatly
Photographes: les participants
et les artistes

Impression: Ott Imprimeurs SAS,
9 Rue des Pins, 67310 Wasselonne

Expérimentations splendides
est un magazine semestriel édité
par Stimultania.



STIMULTANIA
Pôle de photographie

Stimultania, pôle de photographie,
association de droit local
représentée par Alain Kaiser, Bob Fleck
et Thierry Parat.

Siège social: 33 rue Kageneck,
67000 Strasbourg.

n°0 – été 2016

Tous droits réservés.

Date de parution: 1^{er} juillet 2016.
Dépôt légal juillet 2016.

Stimultania est membre des réseaux
Diagonal et Versant Est.

Stimultania est subventionné
par le ministère de la Culture et
de la Communication (DRAC Alsace
Champagne-Ardenne Lorraine
et DRAC Auvergne-Rhône-Alpes),
par la Région Alsace Champagne-
Ardenne Lorraine et la Région
Auvergne-Rhône-Alpes, par le Conseil
Départemental du Bas-Rhin, par
la Ville et Eurométropole de Strasbourg
et la Ville de Givors.

Le n°0 du magazine est réalisé
grâce à l'aimable soutien financier de :

Maison de ventes aux enchères
Marambat-de Malafosse, Toulouse (31).

Marie-Christine Gemin-Bonnet,
notaire à Castelginest,
Haute-Garonne (31).

Stimultania Pôle de photographie
33 rue Kageneck, 67000 Strasbourg
36 rue Joseph Faure, 69700 Givors
+33 (0)3 88 23 63 11
www.stimultania.org

Les coulisses des résidences présentées
dans ce magazine sont à découvrir sur :
experimentationssplendides.com

« Expérimentations splendides ». Tout énigmatique qu'il soit, le titre de ce magazine, nouveau dans le genre, ne doit pas effrayer. Ce magazine est conçu comme une plateforme d'échanges, de questionnements et de doutes, de rencontres et d'expérimentations. Il se veut pointu, foisonnant, didactique, intellectuel, incisif, extrêmement sensible et tout-terrain.

« Expérimentations splendides » est une publication périodique illustrée qui traite de la photographie dans un but de vulgarisation. Loin de l'hermétisme d'entre-soi des professionnels de la culture, le magazine entérine un état de fait, une succession de récits d'expériences humaines, d'expérimentations splendides entre l'artiste photographe et le public.

Les budgets alloués pour « l'éducation à l'image » au sein du ministère de la Culture et de la Communication, des régions et des villes, apportent un dynamisme parfois joyeux et inventif au domaine de la photographie. Les artistes se voient proposer des résidences-commandes dans lesquelles ils sont nommés passeurs d'une production populaire. Les autorités mûrissent là le noble dessein de confronter les hommes à leurs images, à la réalité et aux systèmes de pensée qu'ils créent et dont ils dépendent. Ces mêmes autorités souhaitent présenter au participant un exercice de réflexion critique, voire aboutir à la production d'un discours par l'intermédiaire de l'artiste.

Il est moins aisé qu'on le croit de parvenir à réunir des mondes. Sur ces terrains de l'éducation à l'image, il y a le directeur d'établissement à l'air de premier communiant, le professeur en retrait, le coordinateur ardent et le médecin dubitatif mais secrètement ravi. Il y a les artistes farouches et obstinés. Ils sont d'âge, de sensibilité, d'horizons différents, ils ont des parcours singuliers, risquent souvent leur première expérimentation. Ils sont grands, généreux aux gestes nerveux, ils courent les cafés et dorment peu. Ce sont des professionnels d'une rigueur incomparable, ils donnent parfois tellement que leurs yeux s'épuisent. Ils ont cette vulnérabilité trompeuse sur laquelle nous pensons devoir veiller. Cheveux nets ou crâne rasé, concentré d'émotions et d'idées

claires, ils s'entêtent à révéler les autres.

Vécue comme une aventure, une rencontre, une déconvenue, chaque expérimentation est le reflet profond d'un regard où s'exprime la gravité du monde. Ou un gouffre, creusé par la remarque acerbe d'un adolescent blasé.

« Expérimentations splendides ». Tout commence par une exposition, durant l'été 2015. Les productions des dernières années couvrent les cimaises. D'emblée le ton est donné. L'exposition est un manifeste que nous devons déclarer. Nous travaillons à la mise en ligne d'un journal de résidences. À partir du mois d'octobre 2015, les photographes racontent, épisode après épisode, leurs expériences avec les publics auxquels ils sont confrontés. Le curieux est invité à dérouler les pages mais celles-ci débordent de mots, d'images que bientôt le format numérique ne sait plus contenir.

Il faut donc passer au support papier. Sans tapage. Nous voulons un magazine plutôt qu'une revue, nous ajustons le ton, les mots ; les thématiques sont égrenées comme un credo, introduisant les photographies et les textes parfois incisifs, brefs et informatifs, parfois copieux. Nous ne craignons pas les retours critiques, les questions justes sur l'impuissance de l'artiste, de l'histoire et de la mise en images. Nous apportons de l'attention au plaisir des mains, au papier, au format longuement discuté. Le tirage du numéro 0 est limité à 700 exemplaires, distribués gratuitement. Les suivants seront ouverts à d'autres expérimentateurs ; nous inviterons les membres du réseau Diagonal, talentueux et intrépides pionniers, nous présenterons des échantillons exemplaires de la diversité d'expression de cette discipline, de la rénovation du support à la liberté d'imagination. Des images novatrices, subtiles et réfléchies, sans séduction factice.

Je salue haut le courage de l'équipe qui a porté sa conception à bout de bras, mue par le sentiment d'accomplir un devoir soudain impérieux et crucial. Je salue les trente nuits debout de Stimultania.

Céline Duval



DEMI-TOUR
SUR LE
PARKING

Déviation

Explorer les territoires

Les gens disent que Givors est une ville dortoir, pauvre et embouteillée. C'est sans doute pour cette raison que Stimultania s'y est établi et a choisi d'y faire travailler des photographes. La vision qu'ils donnent de la ville va au-delà de la subjectivité des participants (282 enfants et adultes sur les cinq résidences), elle restitue ce que la réalité comporte d'irréel, de pittoresque, de sinistre et de drôle. Bien sûr, on peut être surpris par l'attention portée à des détails que,

mis à part ces géomètres, ces topographes du regard, personne au monde n'aurait l'idée d'aller voir. Cette cartographie, résumée sur les pages suivantes, donne une définition émouvante et radicale de Givors. Chacune des images produites est un murmure de révolte et un constat lucide lancé au cœur de cette cité que les commerces désertent mais qu'aucun habitant ne voudrait quitter.



Givors Plage

Emmanuel Sapet

et 21 premières vêtements
et maroquinerie

Ils sont partis à la découverte du fleuve Rhône, de son rapport avec la ville, de leur histoire commune. Ils ont investi les rives pour récolter les traces, de vie, de passage. Ils se sont mis en scène. De ces berges, ils ont fabriqué une nouvelle image. Ils ont mis les pieds dans l'eau, attendu que la péniche passe, évité les vagues, joué avec le soleil.

Avec

Aurélia Westray, professeur d'arts appliqués.

Intervention

20 heures en octobre et novembre 2015, lycée professionnel Casanova, Givors (69).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

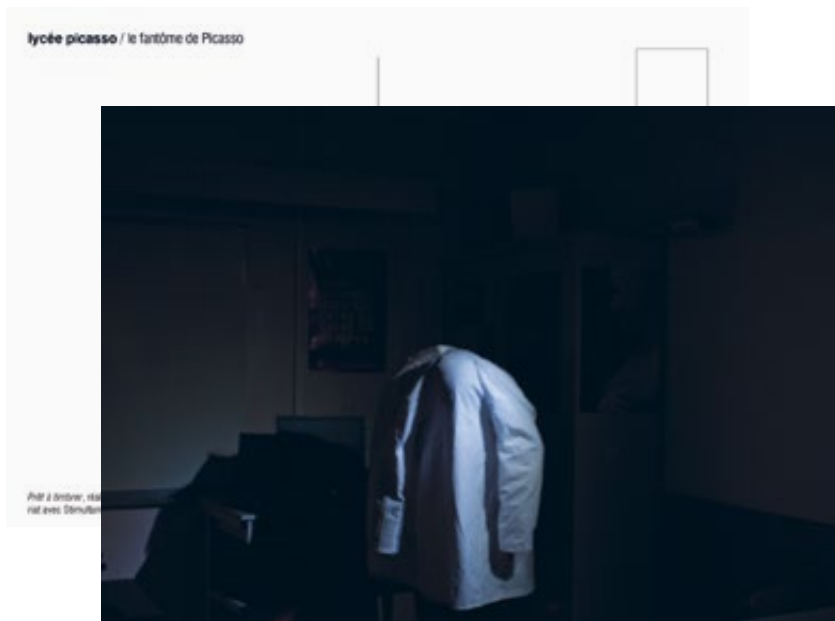
Production

Sérigraphies sur sacs et paréos; 100 posters
recto-verso, impression offset, format A2.

Prêt-à-timbrer

Benoît Grimalt
et 15 terminales
microtechniques

L'idée de départ était de sillonner la ville et lui inventer une imagerie touristique. Mais état d'urgence et impossibilité de sortir du lycée. Alors ils ont improvisé, trouvé un nouveau sujet : voir et revoir le lycée, le revisiter, en faire un terrain de jeu. Ils ont décidé de rester sur la forme prévue à la base : la carte postale. Ils ont trouvé un titre, une légende, parfois même une citation.



Avec

Antoinette Chopinaud, professeur de français et Nadège Proriot, professeur d'arts appliqués.

Intervention

20 heures en décembre 2015, lycée professionnel Pablo Picasso, Givors (69).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes. Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

1500 cartes postales (15 visuels×100), impression numérique, 10×15 cm; 100 posters recto-verso, impression offset, format A2.

Les mots libres

Muriel Joya

et 34 secondes

Pour construire un rapport personnel à l'œuvre poétique, ils ont écouté les émotions, ils les ont formulées, les ont interrogées. Puis ils ont remis les mots en jeu, en espace, en matière, en toucher. Ils ont construit une suite d'images dont le texte est le personnage central, partant du recueil *Les mains libres* de Man Ray et Paul Éluard pour donner corps aux mots.



Avec
Sophie Lefebvre, professeur de Français.

Intervention
20 heures en mars et avril 2016,
lycée Louis Aragon, Givors (69).

Partenaire
Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production
Site internet (murieljoya.com/lesmotslibres);
100 posters recto-verso, impression offset,
format A2.



Têtes d'identité

Benedetto Bufalino

et 21 premières
administration et logistique

Ils ont questionné l'identité à travers l'objet qui est censé la décliner : la carte d'identité. D'abord, en observant cet autoportrait particulier : froid, rigide, sans contexte. Loin du selfie, du réseau social et du partage. Ils ont construit une carte grandeur nature, et l'ont portée dans la ville.

Avec

Aurélia Serre, professeur d'arts appliqués.

Intervention

20 heures en mars 2016, lycée professionnel privé Notre-Dame, Givors (69).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

Performance; 100 posters recto-verso, impression offset, format A2.

Givors est comme un nœud de cravate

Topotrope,

135 enfants de la grande section au CM2,
24 cinquièmes
et 53 adultes

« Le territoire de Givors est comme un nœud de cravate. Quand on vient de Saint-Étienne, en suivant le Gier, le centre commercial apparaît, il s'étale sur deux axes telle une étoffe ; Givors est le nœud de cette cravate que l'on remonte... La rive droite, la rive gauche, les Vernes et le Vieux Givors. Au milieu, l'autoroute et le fleuve Rhône. Givors, lieu de transit, lieu de passage et lieu de vie. Des flux de matière à saisir et transfigurer. »

Pendant plusieurs mois, Julio Bescós et Alexandra Caunes ont parcouru Givors. Ils se sont confrontés au territoire, l'ont enregistré, photographié. Au fur et à mesure des ateliers menés avec les écoles, leur collection d'images a été alimentée par les participants. Les représentations emblématiques se sont multipliées : ponts de pierre ou d'acier, statues et pylônes, camions, stigmates, arbres et cheminées, stèles et montagnes de sable. Bientôt plus de cent éléments ont intégré cette mémoire collective iconologique ; les participants y ont pioché pour mettre en scène leur propre expérience du territoire. Le théâtre s'est déployé et les photographes-collectionneurs ont intégré leurs constructions.

Comment ces éléments, malgré la perte d'échelle, peuvent-ils être aussi révélateurs du territoire et constituer une documentation si précise de son histoire et de son évolution ? Un véritable coup de maître.

Avec

Gwendoline Badin, Pauline Mirmand, Vanessa Brun, Laurence Royon-Chalandard, Véronique Edel, enseignantes, Leïla Moumen, professeur d'arts plastiques, Jocelyne Lagneau, directrice, Dominique Chirat, éducateur, Guénaële Cailly-Labussière, formatrice, Muriel Mollex, directrice, Yacine Athamnia, Sylvie Singh, Jeanne Semichon, formatrices et Roland Julien.

Intervention

100 heures de janvier à avril 2016, école maternelle et élémentaire Louise Michel, école maternelle Édouard Herriot, école élémentaire Paul Langevin, collègue Lucie Aubrac, Culture Éducation Formation Individualisée (CEFI), Club Photo, Service d'Accompagnement à la Vie Sociale (SAVS), Centre Social Camille Claudel, Centre d'Accueil de Demandeurs d'Asile (CADA). Exposition à la Mostra – Ville de Givors en mai 2016.

Partenaires

Ville de Givors, DRAC Auvergne-Rhône-Alpes. Dans le cadre des actions de la Mostra.

Production

34 tirages, impression numérique, 50x70 cm ; projection de diapositives.



PASSAGE
PIÉTONS







Allier les pratiques

Si la photographie est pour nous un terrain de recherche, c'est sa porosité avec les autres médiums qui la nourrit. Compositeurs, écrivains, géographes, autant de professions, d'expertises, que nous cherchons à croiser. Dans le projet de Melania Avanzato, la photographie

n'est pas uniquement un moyen d'expression personnel, c'est un art littéraire par excellence au pouvoir narratif extrêmement poétique. La complexité heureuse des images et des textes est le prétexte à des jeux intrigants.



Révéler le lisible

Melania Avanzato

et 21 premières
Réalisation de Produits
Imprimés et Plurimédia

Ils ont travaillé le rapport entre l'image et le texte. En binôme, ils ont choisi une phrase écrite par la photographe, inspirée par ses propres images. Puis, ils ont filé à la recherche du bon lieu, du bon cadre, de la bonne mise en scène. Ils ont ouvert de nouveaux mondes, étranges échos aux images d'origine.

Avec

Pascale Vic, professeur de photographie, documentaliste et Aurélien Grenier, professeur technique.

Intervention

20 heures en mars et avril 2016, SEPR, Lyon (69).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

50 livres, impression numérique, 21×15 cm ;
10 tirages, impression numérique couleur
et noir et blanc, 40×60 cm.

La nuit,
Les nuages sombres menacent
La lune est absente.
C'est une lumière électrique qui envahit la ville.
La pluie ne vient pas.
Perdus dans le damier insipide des ménages,
On ne peut se noyer, trouver refuge.
Ni placenta, ni foyer,
Les murs aussi sont de fumée
Les yeux écarquillés, éblouis par la torpeur,
L'enfant fuit.

Chloé

Non tu ne me vois pas. Tu ne peux pas me voir
car tu ne me connais pas. Tu ne vois que mon contour,
que ce que je veux bien te montrer. Laisse-moi seul
dans un flou que tu ne comprendras jamais. Laisse-moi
regarder l'horizon, laisse-moi seul. Non je ne te laisserai
jamais me voir, je resterai dans l'ombre. Une ombre aussi
noire qu'une froide nuit d'hiver.

Pourtant tu peux voir un espoir fait de lumière. Tu vois
une intense lueur, comme si mon visage pouvait se montrer
à toi. Mais cette lumière, aussi intense soit-elle, ne pourra
jamais montrer mon visage. Car pour toujours, je resterai
en contrejour.

Kevin

Extraits des poèmes inspirés par les photographies
de Melania Avanzato, produits lors d'un atelier d'écriture mené
en parallèle auprès d'une classe de BTS photo de la SEPR en janvier
2016. Les deux projets ont fait l'objet d'un livre commun réalisé
par les premières.





Fabriquer et diffuser l'objet photo- graphique

Avec une production si diverse et peut-être trop abondante, la photographie oublie parfois de penser à son support. L'image, alors exsangue et sans aura, est interchangeable, illisible et fugace. Stimultania pousse les artistes à innover, à inventer l'objet et les matières : des stickers imprévus aux grandes affiches artisanes sans abandonner les tirages épurés, piqués sans verre aux murs des lycées. Penser aussi le voyage des images produites. Les accompagner jusqu'à

la table de celui qui écrira un nom sur la carte postale ou jusqu'au mur que la pluie aura rendu lépreux. Marion Pedenon explore, avec une intuition militante, des formes novatrices, subtiles et réfléchies : le cahier familial qu'on emportera, en fin de semaine, dans son cartable, le diaporama qu'on projettera, le temps d'un goûter avec les personnes âgées et les enfants, envahis par l'émotion de la voix fragile qui raconte.

Les boîtes à souvenirs

Marion Pedenon,

10 adultes et 10 enfants

« Grandes, petites, en fer rouillé, en carton coloré, les boîtes regorgent toutes d'objets insolites, de souvenirs précieux et d'émotions diversifiées. » Réunis autour de ces boîtes à souvenirs, personnes âgées et enfants ont créé des liens. Les échanges ont fait naître de nouvelles narrations.



Avec

Franck Horand, enseignant à l'école élémentaire Saint Jean, le personnel de la maison de retraite et Roselyne Roset.

Intervention

15 heures en octobre 2012, EHPAD Saint-Joseph, Strasbourg (67).

Partenaire

Ville et Eurométropole de Strasbourg. Dans le cadre de la Semaine Bleue.

Production

Diaporama sonore 17 min 57; 20 pochettes de 30 cartes postales, impression numérique mat, 10×15 cm; 2 coffrets, 13×17×3 cm.

Portraits de famille

Marion Pedenon

et 123 enfants
de la petite section au CE1

« L'identité passe par un visage, un détail, une expression, mais aussi par ce que l'on possède, un objet. Un objet simple, petit, ordinaire, bizarre, usé, peut résumer à lui seul l'essence même d'un individu, la singularité d'une personne. »
Ils ont apporté un objet, construit un studio dans l'école pour l'installer, l'éclairer, le cadrer, le photographier. Ils ont raconté l'histoire de cet objet, petites voix enregistrées qui accompagnent les images.



Avec

Jean-Christophe Ribot, Catherine Richermo, Sylvie Rosa, Patricia Artaud et Myriam Vedovati, enseignants.

Intervention

40 heures en avril 2014, école élémentaire Jean Jaurès, école élémentaire Le Château, école maternelle Centre, Vizille (38).

Partenaires

DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, Ville de Vizille et DSDEN de l'Isère.
Dans le cadre des actions territoriales fédératrices.

Production

Diaporama sonore 5 min 23; 137 livrets, impression numérique, 11x15 cm; 2 coffrets avec livrets et photographies polaroids.



Sapins

Marion Pedenon,

4 enfants du quartier Gare
et 24 enfants de CM2

Ils ont observé la collecte et le broyage des sapins de Noël. Ils se sont fondus dans le décor, ils ont suivi les bénévoles. Ils ont été réactifs, reporters attentifs. Ils ont réfléchi au cadrage, à la composition de l'image, à la mise au point. Puis ils se sont concentrés sur la sélection. Ils ont construit une histoire autonome, sans texte ni légende.



Intervention

8 heures en janvier 2016, école élémentaire Sainte-Aurélie et habitants du quartier gare.

Partenaire

Ville et Eurométropole de Strasbourg.
Dans le cadre des animations de fin d'année.

Production

30 livrets-photographiques, impression numérique, 13x17 cm.

Entre autres

Marion Pedenon,
Mélanie Vialaneix,

23 premières et terminales
option info-média

Ils ont écrit un synopsis, inventé la personnalité des protagonistes, conçu le storyboard. Ils ont fabriqué les décors, recherché des tissus, modelé l'argile, donné de l'expression aux visages. Ils ont réglé les aspects techniques des prises de vue. Puis ils ont pris douze photos pour réaliser une seconde de film, une aventure.



Avec

Laurent Bazire, enseignant.

Intervention

45 heures de novembre 2015 à mars 2016,
lycée agricole, Obernai (67).

Partenaires

DRAC Alsace Champagne-Ardenne Lorraine,
Ministère de l'Agriculture (pour la Direction
Régionale de l'alimentation, de l'agriculture
et de la forêt Alsace), Région Alsace
Champagne-Ardenne Lorraine, Lycée agricole
d'Obernai et association des élèves (ACLS).
Dans le cadre du Mois de l'autre 2016.

Production

Stomotion 3 min 28.

Construire un atelier et y croire

Que ce soit dans la lecture des notes de Benoît Luisière ou de celles de Matilde Brugni, on cerne aisément – non sans qu’un sourire ne vienne, malgré nous, animer nos lèvres – le travail de l’artiste-intervenant. Il jongle sans cesse et s’affirme comme un humble colporteur dont l’attirail effervescent

fait exploser les limites du domaine photographique. On ne peut qu’admirer ces artistes inconscients et casse-cou qui multiplient les assauts et concrétisent des images dans le seul souci d’ébranler la solidité du monde et d’échapper à sa logique.

Je suis

Stimultania

et 10 jeunes en IME

15.01.16

**première rencontre,
séance tactile**

Présentation mutuelle, regards un peu méfiants, attitudes un peu raides. On se jauge, c'est normal. Omar, Enzo, Najette, Rolando, Julien, Hicham, Ysuf, Angélique, Jonathan. Entre 15 et 19 ans.

Déballage d'objets photographiques. *Éprouve la lourdeur de l'appareil argentique, la légèreté de l'Ipod, la visée particulière du Rolleicord, le plaisir de coller son œil sur un viseur, le son du déclencheur. Découvre aussi la pellicule, cette « ancienne méthode » appartenant à une époque si lointaine, nous qui sommes si vieux. De l'appareil à l'image imprimée, regarde et touche aussi des photographies : papier brillant, mat, satiné, texturé, lisse, fin, épais, carte postale ou grand format contrecollé.* Les mains palpent, les questions fusent, difficile parfois de répondre à tout. « On dirait une photo faite par mon arrière-arrière-grand-père » dit Enzo en parlant d'une de mes photographies. Le noir et blanc fait l'unanimité : c'est nul, c'est pour les vieux.

Quand les mains ont assez touché, elles sont sollicitées pour un premier exercice pratique. *Offre tes paumes à l'objectif.* Les deux, puis une seule, d'un côté, puis de l'autre. En parallèle, le cerveau commence à entrer doucement dans l'imaginaire : et si tu étais une saison tu serais ? Et un animal, un objet, un mot, un endroit, un vêtement, une matière ? Réponses instinctives et personnelles.

Les images des mains sont chargées sur l'ordinateur, puis sur la clé, puis sur le vidéoprojecteur. C'est étrange de les voir comme ça, en grand, loin de son corps. Les rires et les commentaires s'emballent, pas toujours très à l'aise. Pendant que les paumes défilent, chacun lit : si j'étais un animal je serais un lion, un tigre, un chat, un berger allemand, une coccinelle ; si j'étais un endroit je serais Las Vegas, Copacabana, ma chambre, Barcelone, si j'étais

un objet je serais un marteau, une table, un ballon, si j'étais un mot je serais je t'aime. Tous jouent le jeu. Pas facile de se dévoiler si rapidement.

La cloche sonne. Pas sûre de ce qui est vraiment passé, d'avoir trouvé les bons mots. Mais tout va bien, il va falloir s'ajuster, prendre le temps, faire confiance : c'est la première rencontre.

22.01.16

les grandes lignes

L'autoportrait. Voilà, le mot tombe. Le pourquoi du comment, la raison du ça, là, maintenant. En prenant des chemins de traverse, tranquillement, sans pression, testons ce rapport à l'image et à soi-même.

Angélique rigole, Omar exulte. Enzo nous dit que lui ne prend pas beaucoup de photos, juste une ou deux par jour. Rolando se cache un peu. Par petits groupes, on s'isole pour parler de la suite : mettre en image les mots écrits lors de la première séance. L'animal, la plante, l'endroit et la matière. À chaque mot, sa technique. Light-painting, photogramme, projection, stopmotion. Beaucoup d'informations, pas mal d'abstrait, mais ça rassure quand même un peu. Et ça donne envie. Seul Julien se méfie : non, dessiner avec la lumière ce n'est pas possible. Ni faire une photo sans appareil photo. Pas possible, catégorique.

En parallèle, on essaye de se concentrer. Les paumes photographiées la veille ont été imprimées. *Pose un calque sur ta main pour en tracer les lignes intérieures, puis le contour. Observe.* L'ensemble forme une drôle de collection de lignes, hétéroclites, personnelles, superposables.

Cette fois, les mots sont mieux passés. Toujours des doutes (où va-t-on ?) des deux côtés, mais la connexion commence à se faire.

01.02.16

je suis un animal

Lundi matin, léger soleil. L'atelier pratique débute, quatre journées de création photographique. Omar, Najette, Angélique, Julien, Sarah, Jonathan, Rolando. Aujourd'hui transformation en animal et peinture avec la lumière.

Deux par deux, direction la petite pièce d'à côté, plongée dans le noir. Là un appareil perché sur son pied. Des lampes de poche. *Pose-toi devant le premier, attrape les deuxièmes et maintenant dessine ton animal.* D'abord, les yeux ronds – déjà je sais pas dessiner sur du papier, alors en l'air. Puis des sourires. Le light-painting, c'est un peu facile mais ça marche. Une belle entrée en matière, une accroche. Même Julien le sceptique s'emballe.

Un berger allemand, deux lions, un chat, un loup, un tigre, un dogue argentin. Chacun a listé les caractéristiques de son animal. Première identification.



Pendant que les lampes de poche fument, le reste du groupe s'active. Il y a les chargés du « making-of » pour rendre compte de l'atelier. Et, ô joie, une perche à selfie et un Ipod sont laissés à disposition. Ces deux exercices sont totalement libres, le deuxième fait un heureux : Omar produit 150 selfies en deux heures. Il se promène dans tout l'institut, cadrant son visage sous toutes les coutures et dans tous les recoins. Très vite il attire la foule qui vient poser, épaules collées, sourires, grimaces et

mains levées. Même le « making-of » se transforme : Jonathan et Najette tournent rapidement l'appareil vers leurs visages.

Après le repas, on regarde les images produites en light-painting, on apprécie les traits parfois vifs, doux ou précis.

Imagine : là un chien devenu bison.

Ou citrouille. Pour beaucoup, les traits rappellent ceux des peintures rupestres.



Dernière partie de la journée, on part à la recherche de sa plante. Celle qui sera transformée en empreinte, demain.

D'abord autour de l'institut, repère tes petites primevères fragiles ou ton romarin solide et odorant. Puis chez le fleuriste, une rose rouge, un alstroemeria et d'autres dont on oublie le nom, que la fleuriste emballe, drôle de bouquet disparate. Surtout, ne pas oublier la menthe d'Omar. Chacun trouve plante à son image. *Regarde-la bien, encore fraîche : demain, on l'aplatit sur le papier et on la transforme en photographie.*

02.02.16 je suis une plante

10 h, les mines sont fatiguées, dur de se mettre en route. À côté, dans la petite pièce noire, un laboratoire est installé. Julien, Najette, Omar y pénètrent en premier. Immersion dans le noir de la lumière rouge. *Laisse tes yeux s'habituer.* Vite submergée de questions, je laisse monter le suspens.

Prends ta plante, dépose-la, arrange-la sur la feuille de papier. Recule-toi, ne bouge plus, ne respire plus. 1, 2 secondes

de lumière : sur le blanc du papier, un flash de rouge pour la rose, de vert pour la menthe et de violet pour la fleur du jardin. Noir à nouveau.

Prends le papier, glisse-le dans le premier bac. Attention, apparition.

L'effet est immédiat, bien sûr. Silence et murmures. Le premier groupe sort, c'est officiel : je suis la sœur d'Harry Potter. Idem pour les suivants, Jonathan, Angélique, Sarah ; un lys, une branche de thym, un germini se transforment en fossiles de lumière.



Ensuite, on improvise : *imprime ton profil, laisse une couche de ton visage.* Jonathan, courageux, se porte volontaire. Agenouillé devant la table, dans une attitude presque religieuse, il applique sa joue sur le papier. Lumière. L'ombre du profil n'est pas bien calée, un ou deux ratés, les genoux de Jonathan souffrent mais il résiste. Et puis ça fonctionne. C'est troublant ce profil, transformé, irréel mais reconnaissable.

Chacun y passe. Même Angélique, qui se méfie, qui se cache derrière ses cheveux. Quel beau profil Angélique

pourtant... Et même Julien, qui dit d'accord pour la main mais c'est tout, pas plus, impossible. *Allez essaye, pour ne pas regretter.* Julien essaye et c'est parfait.

Dans le train du retour, je découvre, sourire aux lèvres, la production journalière de selfies déchaînés.

03.02.16 je suis un endroit

Les visages sont reposés, l'ambiance au beau fixe. Ce matin c'est moi qui ai du mal à mettre les yeux en face des trous. Il va falloir se réveiller, aujourd'hui on ne chôme pas. La mission de la journée est de se téléporter dans un endroit rêvé, un par un, en solitaire.

En parallèle, on continue les carnets de bord, le « making-of » et ça se corse au niveau du selfie. Tester le legsie (les jambes), le helfie (les cheveux), le shelfie (devant une étagère, oui oui), le welfie (la musculature), le selfie photobomb (l'intrus), le selfie miroir et le selfie duckface (largement maîtrisé par Angélique et Sarah). Étendre le champ des possibles, sans obligation.

Le studio s'installe, merci Najette, Jonathan, Rolando pour le coup de main. Drap blanc tiré sur le mur, appareil sur pied, ordinateur branché, projecteur allumé. Najette accepte de passer en premier. Gentille et patiente Najette qui encasse un bon nombre d'essais avant que ça donne quelque chose. Puis, c'est la débrouille : aujourd'hui chacun est seul avec lui-même et avec l'appareil.



Projette l'image de l'endroit choisi. Enclenche le retardateur. 10 secondes pour te placer dans l'image, 10 secondes pour jouer avec les formes, avec le corps, pour t'intégrer dans le décor.



Najette tout sourire s'accroche à la tour du port de Barcelone. Omar est embêté, toutes les images du lieu qu'il a choisi dissimulent son visage mais c'est en supporter ultime du Real Madrid qu'il se révèle. Délicate Angélique se camoufle sur les bords du fleuve de Porto; Julien se tient droit, stoïque, détendu, au bord d'une plage idyllique; Jonathan soulève la tour Eiffel et rit sur les Champs Élysées; Sarah, en pose mannequin, surplombe Paris au crépuscule; Rolando s'immerge dans la mer au clair de lune et... devient DJ d'une boîte de nuit. Enzo me demande de rester avec lui pour appuyer sur le bouton, pas à l'aise avec le retardateur. Mais de tourner la tête pendant qu'il cherche sa pose. Je l'entends s'agiter, souffler, sauter. Il me lance un « c'est bon ! » tonitruant. Je m'attends à ce qu'il soit accroché au plafond, le voilà juste intégré au milieu d'un rocher au bord d'une plage de Faro.

Pendant les téléportations solitaires, l'autre exercice du jour: chacun passe pour un portrait type « photo d'identité » qui servira ensuite à un photomontage à la John Stezaker. Soudain, je réalise: c'est fou comme ils se glissent tous devant l'appareil sans rechigner. Pas un soupir, ou les yeux au ciel. Pourtant, si on prend un peu de recul, si on réfléchit: qu'est ce qu'on est en train de trafiquer?

Dessiner un animal avec la lumière, fossiliser une plante, coller un paysage sur son visage? Finalement, la confiance qui s'instaure lors de ce type d'expériences pourrait bien être l'élément le plus troublant.

Les portraits sont imprimés en direct en noir et blanc, les paysages en couleur. Chacun compose son collage. L'exercice n'avait pas d'autre enjeu que l'expérimentation et la pratique. Finalement, le résultat est plutôt intéressant. Ces bouts de joues, de cous, de cheveux autour du paysage racontent presque autant que le visage entier. En tout cas, c'est un oui général: ça sera montré dans l'exposition.

Milieu d'après-midi, le temps de se poser un peu, on regarde les productions du jour et des deux précédents. On revoit les choix de chacun, on s'assure qu'on assume toujours. On commence à parler de l'exposition, de la manière dont tout ça pourrait être montré.

À 15 h 15, c'est l'échappée. Reste Rolando qui n'était pas là la veille. Rolando qui a manqué la magie du labo. Alors on rattrape le coup, retour sous la lumière rouge. La plante, le profil, les yeux qui pétillent.

04.02.16 je suis une matière

Dernière journée de pratique.

Aujourd'hui petit programme tout simple: on se transforme en matière et on expérimente le cinéma.

Installation à l'atelier « maintenance et hygiène des locaux ». Ça sent bon le linge propre, la pièce est claire et calme. Sarah, Najette, Rolando, votre première mission, rassembler les éléments. Sarah débute, il nous faut trouver de la neige. Un gros sac de coton fera l'affaire et le blanc éclatant de la grande table à repasser. Sarah choisit d'opérer sa transformation sur la main, ne pas trop se mouiller non plus. Je sers de modèle: *mets-toi derrière l'appareil, observe et dirige-moi. Ici la main?*



Et la neige, elle arrive comment? Ça paraît un peu confus comme ça mais pas d'inquiétude. Najette mitraille au fur et à mesure que le coton envahit le bras. On regarde sur l'appareil, avance rapide sur les images et là, magie du cinéma, la main disparaît progressivement sous un amas de neige moelleuse. Sarah est conquise, et ce n'est pas toujours gagné. Elle s'empresse de placer son bras et se laisse même aller à deux essais.



S'ensuit la transformation de Najette en tissu, Najette qui explose de rire, trônant telle une reine sur la table, petit à petit recouverte d'étoffes colorées. Enfin au tour de Rolando dont la timide mais solide main se camoufle sous une pile de verres joueurs.

La matinée file à toute allure. L'après-midi, on enchaîne avec le groupe du bois, du fer et de l'or. Un beau programme, un peu lent à mettre en place: latence digestive combinée à quatre jours de machine à création à plein régime, ça s'essouffle. De leur part comme de la mienne. Mais tout arrive: Angélique devient bûche de bois volante, Jonathan



se couvre d'une parure d'or, Omar voit son visage devenir plaque de fer et Julien son bras devenir branche.

Le visionnage collectif permet de finaliser l'aventure. Là, on essaye de se dire tout, que rien ne soit oublié. Rassemblement, rangement, bilan et puis au revoir puisqu'on se revoit bientôt.

04.03.16 la visite

L'exposition d'Éric Antoine à la Mostra finit de s'installer, les éclairages tout juste en place, quelques escabeaux encore sur le chemin. C'est dans cette fin d'effervescence que débarque la fine équipe. Objectif : découvrir le travail du photographe, mais aussi le montage d'une exposition, ses étapes et ses missions – *parce que bientôt, c'est à votre tour de vous y coller.*

Déjà, plaisir de se revoir. Et puis on navigue au sein de l'espace, on apprécie la finesse des noirs et des blancs, la présence forte de ces objets



photographiques. On plonge dans l'univers onirique de « Black Mirror ». Un jeu de piste collectif pour construire petit à petit le propos de l'exposition : l'absence, le temps, la nature, le corps, la fragilité, la femme et l'homme... Les yeux et les oreilles sont attentifs, concentrés, investis.

Après le mouvement, on s'assoit. Retour sur les images produites pendant les ateliers. Tout est encore frais dans les mémoires. Nous imaginons la manière de les montrer, leur disposition, les formats. C'est encore abstrait, forcément, tout ne fait pas sens mais cela donne une idée, pose les choses. Et cela permet de ne pas perdre le fil, de garder le cap jusqu'à l'exposition finale.

05.04.16 l'exposition

Trouver un lieu pour montrer les productions, finir l'atelier comme il se doit, aller au bout de l'expérience : une sacrée mission. Charlotte s'active et frappe à toutes les portes. Finalement c'est l'IRMACC de Saint-Étienne qui accueille, une chance : 90 m² à disposition. L'endroit se trouve juste en face de l'institut, difficile de faire mieux.

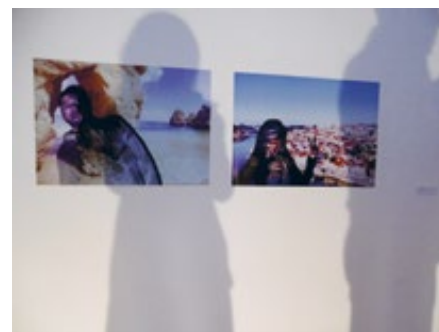
Le jour J, arrivée à 9 h, la pression monte. Il va falloir investir cet espace, ces murs vides. Il va falloir agencer toute la matière dans ce lieu inconnu. Les plans sont en tête, la répartition à peu près définie mais toujours, il y a des surprises. On en discute, on se répartit les rôles. Et, vite, on s'active. Déballage et découverte des tirages, mélange de plaisir et de stress. Puis finition de certains encadrements et accrochage. Là, c'est la découverte. Qui aurait cru que c'était si compliqué ?

Mesure le haut, le bas, l'écart, ne te prends pas les pieds dans l'escabeau, ne marche pas sur l'image, pose-la délicatement, fais gaffe aux empreintes, ne te plante pas un clou dans le doigt, suis la ligne rouge du laser, ne fais pas tomber

le laser. Colle 300 selfies.

Chacun participe. Petit à petit les gestes sont ralentis, les corps un peu plus mous. À 16 h c'est presque le bout du rouleau. Mais tout est terminé dans les temps, presque sans speed, sans peur et sans oubli. On fignole les derniers détails, le texte de présentation, l'affiche, les cartels, le « making-of », le buffet.

Puis c'est l'arrivée du public. Et tout prend alors sens. Le regard des familles, celui du personnel de l'IME et de l'IRMACC. Au moment des discours, chacun est caché dans son coin (ah non moi je dis rien, pas possible) et puis quand même ils se rassemblent devant les spectateurs qui applaudissent. Un peu de fierté, il faut le dire. Et puis les mots échangés autour des images, la présentation parfois timide, parfois très assurée de l'auteur sur son travail. Omar qui se transforme en guide.



Les retours sont beaux, les yeux pétillent. Et les questions restent ouvertes : qu'est-ce qui parle le plus de son auteur, le selfie de Rolando ou son tigre lumineux, le profil d'Angélique ou sa transformation en bûche de bois ? Les deux ? Rien ? Qui sait.



Je suis Santiago Bernabeu.

Avec

Matilde Brugni, chargée des publics
et Charlotte Lafay-Abid, enseignante
spécialisée.

Intervention

26 heures de janvier à avril 2016.
Institut médico-éducatif Le Parc Révollier,
Saint-Étienne (42).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

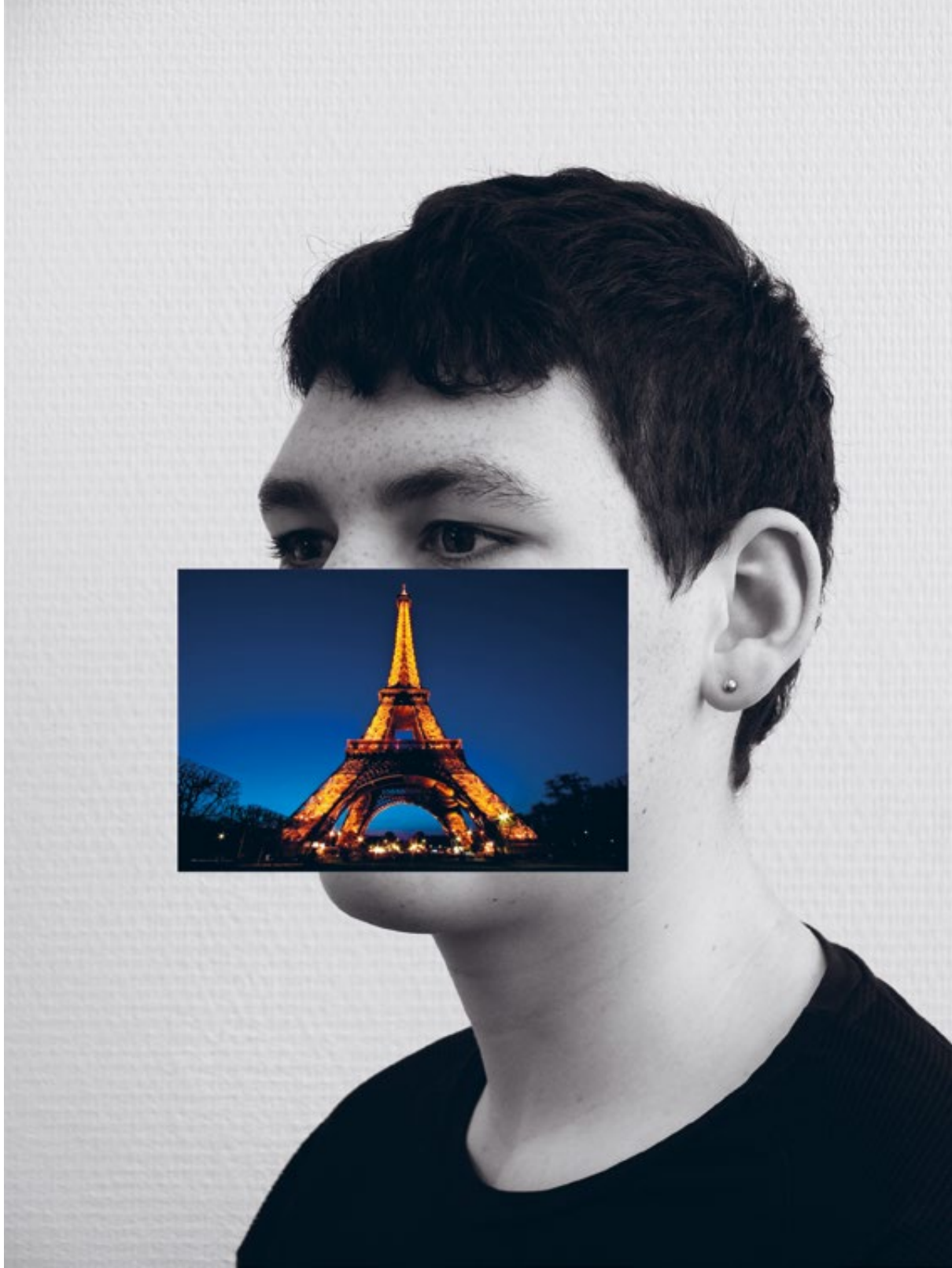
Production

14 tirages, impression numérique contrecollée
sur PVC, 15×20 cm et 30×40 cm; 8 tirages,
impression numérique sur papier affiche,
50×70 cm; 300 tirages, impression numérique,

10×15 cm; 14 photogrammes, papier
argentique sous cadre noir et blanc,
18×24 cm; 7 collages, impression numérique
sous cadre bois, 20×30 cm; stopmotion
4 min.; 8 posters-livrets individuels,
impression numérique, format A3.



Je suis tigre.



Je suis Paris.

Un bien bel ennui

Benoît Luisière

et 20 secondes

« Du 26 au 29 avril 2016, à la Maison Familiale Rurale de Saint-Étienne, la classe de 2nde générale et technologique est entraînée dans un projet vraiment *trop chelou*. »

26.04.16

épisode 1

Avons discuté de héros, d'ordinaire, de paradoxes et contradictions, d'identité multiple. Je propose aux élèves de s'imaginer en héros d'un jour, ceux que l'on voit régulièrement dans la presse locale, comme dans cet article lu hier (dans la Dépêche du Midi je crois, ou dans la Gazette ariégeoise) où un homme a invité le champion de France de sculpture à la tronçonneuse à transformer un arbre mort dans son jardin en œuvre originale. Réactions mitigées. Certains veulent être des vrais héros, et tous les jours ! Ai tenté de faire passer un message : c'est quand ça cloche que ça devient intéressant ; dans les failles des choses sont possibles. Silence. À suivre...

27.04.16

épisode 2

Marwa veut bien qu'on fasse son portrait, mais il ne faut pas qu'on puisse la reconnaître. Comment faire ? De dos, une ombre portée, le flou, du vide... ? On tente un portrait flou (je pense à Philippe, un camarade qui ne photographie que de cette façon-là). Nicolas ne sait pas. Et puis si, il sait : chanteur ! Raphaël voulait sauver un chat. Finalement il sera danseur. Céline veut faire un film d'horreur, ou d'angoisse. Un film de donjon en tout cas. Idriss n'a pas envie parce que ça n'amuse pas Narcisse ce jeu-là. Mais il acceptera de s'asseoir à distance

raisonnable de la source. Océane et Manon, c'est à fond la forme. Romain et Priyanka, plutôt sofa. Andréa aura été consécutivement photographe, cuisinière et journaliste sans se rendre compte de ses différentes métamorphoses. Nos trois footballeuses ont fini par s'y mettre : quelques jongles, quelques têtes même si c'est pas un vrai terrain, même si les cages sont à l'envers. Et Louis ne désespère pas de voir enfin le commissaire.

28.04.16

épisode 3

Romain et Priyanka illustrent au pied de la lettre un dicton angevin, dont le sens m'échappe au premier abord. Céline change encore une fois d'idée, elle abandonne l'ambiance donjon pour une vie plus romantique de princesse perchée. Tout est possible quand on est une héroïne de cette classe-là ! Bravo à Louis pour sa patiente détermination : il réussit après 4 tentatives à se faire ouvrir les portes de la brigade cynophile. Nicolas l'accompagne et assume parfaitement son rôle de reporter discret. La batterie du boîtier étant presque vide, il ne faudra pas se disperser. On réfléchit à la forme à donner pour la restitution prévue demain. Ce sera photo + légendes découpées comme on le ferait d'un article de presse. Il y aura aussi un livret au format A4 qui sera déposé sur les tables du self pour montrer le projet aux élèves qui commencent à se poser des questions sur nos multiples déambulations dans le lycée. Valentine attend que le soleil soit couché pour que

nous réalisons la photo qu'elle envisage comme une sorte de négatif complémentaire au panorama de Léa.

28.04.16

épisode 4

Aujourd'hui ça a mal commencé. Vous trouviez compliqué de revoir, finaliser et valider vos choix d'images / légendes. C'était fastidieux et cela vous a ennuyé. Quelques moments de fébrilité, d'impatience, de déception. Bizarre la rapidité avec laquelle l'humeur bascule. Du coup on sort faire une photo de classe bancale. Certains échangeront leur veste. Céline emprunte mon écharpe (je pense à mon fils et son pote Jaime qui aiment me taquiner avec cette écharpe bleue). D'autres se présenteront de dos ou le visage caché. Pause déjeuner. Ouf!... Après-midi à flux tendu pour l'impression des livrets et l'accrochage des productions. Bilan. Émotions. Derniers échanges. Départs plus ou moins rapides. Je ne dirai pas « à suivre ». Mais ça continue...



La sieste qu'on aurait aimé faire, à la MFR.



"On rigole, on rigole, mais on voit pas le fond du bol".
Proverbe angevin



Narcisse est bien seul avec sa légende.



La nouvelle attaquante n'est pas encore prête à dévoiler son visage malgré ses nombreux atouts.

Avec

Marie-Laure Measson et Jean-Pierre Selic, enseignants.

Intervention

20 heures en avril 2016, Maison Familiale Rurale de Saint-Étienne (42).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

100 livrets, impression numérique sur papier journal, 18x26 cm.

Inspirer et improviser

« Raconter la vie sur terre ». « Raconter un rêve ou un cauchemar ». « Peut-on danser n'importe où ? ». L'approche de l'artiste peut sembler parfois anecdotique. Qu'est-ce qu'un sujet aussi éloigné de la photographie peut-il apporter dans l'éducation à l'image chère à nos yeux et à ceux de nos partenaires ? Guillaume Chauvin vise toujours au-delà de l'ordinaire et ouvre ainsi une multitude de portes sans altérer la spontanéité des regards qui ont la fraîcheur des jets

d'eau. Il envisage la photographie comme un jeu et les participants sont tellement embrigadés – et conquis – qu'on dirait qu'ils déclenchent en marchant, avec une espièglerie contagieuse. Pudique et un peu gauche, profondément humain, il s'émerveille de tout ce qui est produit par ces amateurs libérés et qu'il considère comme une photographie stupéfiante de modernité.

Rêves partis

Guillaume Chauvin

et 20 CAP bois,
serrurerie, métallier

Ils se sont rappelé un rêve ou un cauchemar. Ils l'ont mis en scène, l'ont photographié. Ils disposaient de dix minutes pour cela et de deux jours pour lui associer un support de présentation avec des matériaux de récupération, du bois et du métal. Ils ont photographié les coulisses des prises de vue, ils ont noté ce qui manquait.



Étrange scène



UN BON CADRAGE



RIEN



plus de couleurs

Avec

Katia Bourgeois, documentaliste,
Alexandre Wack et Laurent Coste, enseignants
techniques.

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Intervention

20 heures en avril 2016, lycée professionnel du
Chablais, Thonon-Les-Bains (74).

Production

20 tirages couleur 20x30 cm sur support bois
et métal; 50 livrets, impression noir et blanc
sur papier couleur, format A5.





«J'ai rêvé que je rêvais.»



«J'ai rêvé d'être un loup libre dans la forêt.»



«J'ai rêvé d'emmener une go en soirée
dans ma mustang.»

Comment vit-on sur terre?

Guillaume Chauvin

et 113 enfants
de la toute petite section
à la grande section

Il fallait aider Brock, habitant d'une planète lointaine, à récolter la matière photographique qui présentera la vie sur terre. Alors ils ont listé : l'amitié, les animaux, l'argent, les différences, l'environnement, l'imagination, les sentiments, les objets, le foot, réfléchir, saluer, jouer, dormir, s'habiller, respirer, manger, vivre, mourir... Et ils ont photographié.



La gravité.

Avec

Isabelle Faure-Lemoine, Nadine Fenon, Soraya Hammadi, Sylvie Uzel et Bernard Fanton, enseignants.

Intervention

40 heures en mai 2015, école maternelle Anatole France, Fontaine (38).

Partenaires

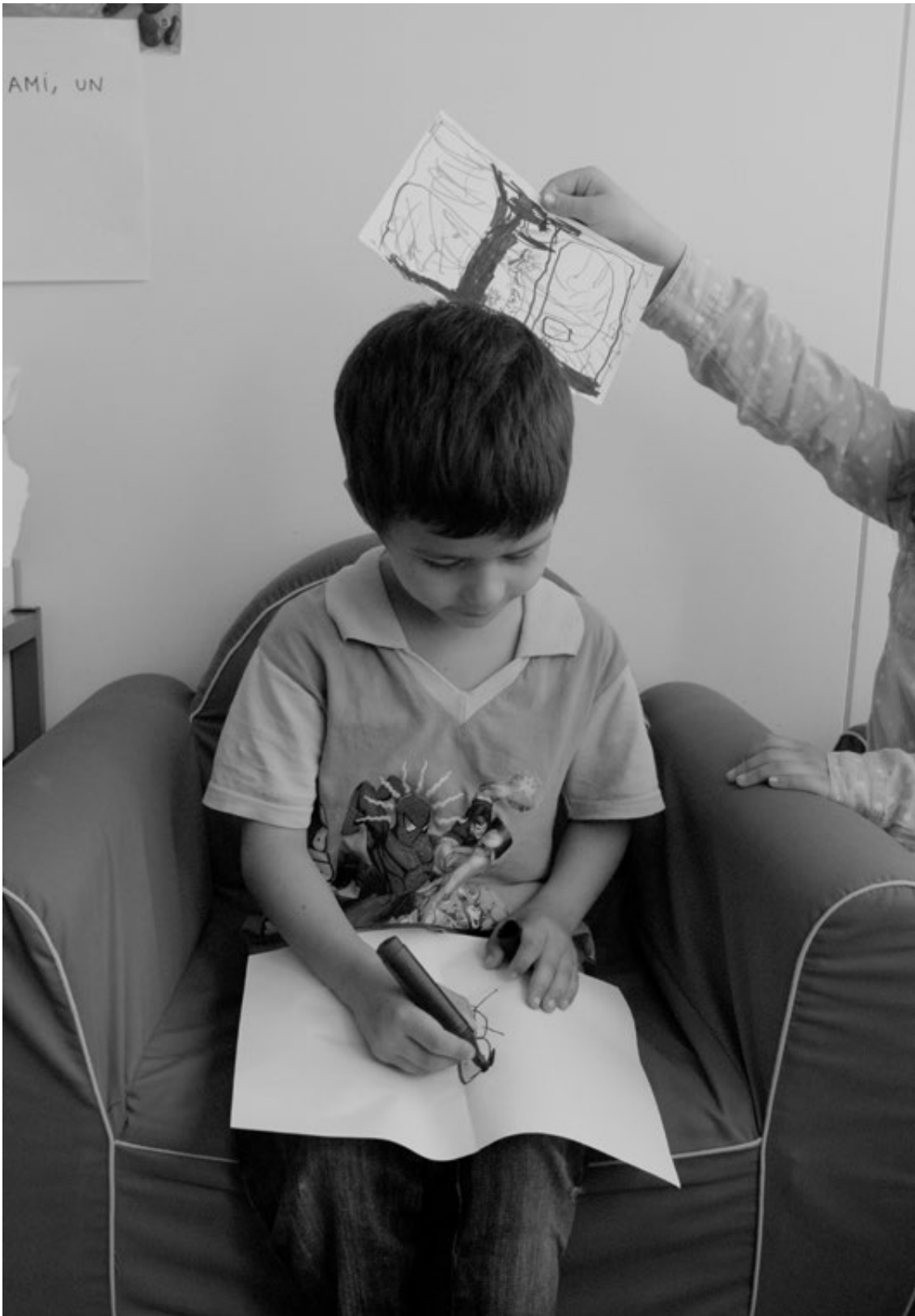
DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, DSDEN de l'Isère. Dans le cadre des actions territoriales fédératrices.

Production

100 livres, impression numérique, 20×28 cm.



Jouer.



Imaginer.





La colère.



Refléter.



Après la danse.

À la Festi, les vies dansent **Guillaume Chauvin** **et 86 enfants de** **la petite section au CE1**

« Peut-on danser sans musique ? Peut-on raconter une journée avec de la danse ? Comment dansaient les hommes préhistoriques ? Comment danse un oiseau, une maison, un arbre ? Peut-on danser partout ? Qu'est-ce qui n'est pas danser ? Peut-on danser avec un objet ? Un appareil photo ? Combien de temps peut-on danser ? Pourquoi on danse ? »

Avec

David Pairone, Géraldine Souchon,
Annie Couvé-Astier et Bruno Kramarczewski,
enseignants.

Intervention

32 heures en février 2016, école élémentaire
la Festinière, Pierre-Châtel (38).

Partenaires

DRAC Auvergne-Rhône-Alpes,
DSDEN de l'Isère.
Dans le cadre des actions territoriales
fédératrices.

Production

110 livres, impression numérique, 15×21 cm.



Danse impossible.



Danser dangereusement.



Danser sans voir.



Danser sous une chaise.



Les inconnus dansent.



Danser en classe.



Fin de danse.



Danser dans une voiture.

Ne pas être là où on l'attend.

Par Emmanuel Burlat, conseiller pédagogique musique et arts visuels.

Il en est des résidences d'artistes comme de la vie en général : les premières rencontres sont toujours des moments particuliers. On attend de cet artiste qu'il s'engage, s'implique, fasse acte de présence vraie, donne une part de lui-même. C'est beaucoup d'espérance et de désir. Il faut trouver le brin de la pelote où s'enroulent les attentes des uns et des autres, où se mêlent et s'entrecroisent le fil des enfants, celui des enseignants, le grain de sel de l'institution. Et il n'est pas toujours simple d'être attendu, quand on a soi-même adopté la discrétion et l'observation. Guillaume choisit alors souvent l'accostage dans la baie d'à côté, quand tous le guettent sur le quai.

Ville de Fontaine, printemps 2015 – Il a préféré venir accompagné et présenter Brock plutôt que sa personne. Brock est une marotte de velours d'origine extra-terrestre, extraordinairement vivante pour les enfants. Il va falloir lui expliquer ce qui compte vraiment dans cette vie sur Terre.

La famille, l'amitié, les sentiments. Manger, boire, vivre et mourir – respirer. Les anniversaires, la cour de récré, jouer au foot. L'essentiel.

Pour que Brock puisse rapporter sur sa planète des images de tous ces ingrédients importants pour eux, les enfants se saisissent de l'appareil photo comme d'un feutre ou d'un pinceau. Le monde est une feuille blanche où les choses sont déjà là. Il suffit de les voir – puis tenter de les photographier. Guillaume questionne, écoute. Comme un moniteur de marionnettes, il tient haute la bandoulière du réflex que les petites mains manipulent plus bas avec une simplicité déconcertante. Son accompagnement est bienveillant. Il dit volontiers que c'est lui qui est guidé.

Le village de La Festinière, hiver 2016 – Pour la première fois de la semaine, Guillaume entre dans la classe. Toutes ces paires d'yeux braqués sur lui, ce désir et cette curiosité des enfants qui vont recevoir cet être mystérieux qu'on appelle photographe, ça ne le met pas vraiment à l'aise.

On le questionne sur sa taille. Question profonde, la taille : comment être à la hauteur de ces regards d'enfants qui cherchent plus haut ? Il est arrivé, et, à la première question, leur a révélé qu'il n'aimait pas particulièrement prendre des photos. Quelle meilleure entrée en matière pour dire d'emblée que ce qui est important à ses yeux, ce ne sont pas les images, mais ce qu'elles racontent ?

Les enfants de l'école mettront cette idée en pratique chaque jour de la résidence. Engagés par ailleurs dans un projet danse avec une chorégraphe, ils expriment en images ce que les corps ont dansé. Ils expriment en images une idée de la danse. Quand commence et se termine la danse ? Peut-on danser partout ?

Dans la rue, sur les bureaux, sous le banc ? Dans une bouteille ? Derrière une ombre ? Danser sans les pieds, danser loin ?

Ils expérimentent. Ils photographient. Beaucoup : ce n'est pas un acte sacralisé, on ne demande pas à un enfant qui découvre l'écriture de compter ses mots.

Se faire accompagner d'une marotte extra-terrestre ou arriver en non-photographe, c'est une manière de ne pas être là où on l'attend. Et rapidement Guillaume n'est plus dans l'école un photographe qui vient faire une visite, mais un ami, un proche à qui l'on explique ce que l'on sait et surtout ce que l'on découvre.

Lorsqu'il s'en va, il reste de son passage l'histoire d'une rencontre,

l'espace d'une parenthèse dans l'année scolaire, un *no man's land* habité d'une langue nouvelle. Pour la première fois, les textes officiels de l'école posent avec force cette évidence : le langage des arts est un langage comme un autre, au même titre que la langue française ou les mathématiques. Il est invité dans la conversation. C'est comme un espace déjà connu et fréquenté mais que l'on pourrait désormais habiter à chaque instant. Le passage de Guillaume est cet espace clair et mystérieux, traversé par des idées. L'idée, par exemple, qu'on n'apprend pas à photographier, mais à regarder. Pas plus à prendre des photos qu'à danser.

On apprend à dire, simplement.

Lorsqu'il s'en va,
il reste de son
passage l'histoire
d'une rencontre,
l'espace d'une
parenthèse dans
l'année scolaire,
un *no man's land*
habité d'une langue
nouvelle.



Prendre part à la vie

51

politique

La photographie est politique – tout comme l’homme est un «animal politique» – si on convient qu’elle lui permet de participer à la vie sociale par la connaissance. Joseph Gallix emmène les élèves d’une Maison Familiale Rurale sur la place publique avec un seul mot d’ordre : révoltez-vous. Les litanies silencieuses entonnées alors n’ont pas forcément la grandeur mémorable des chants patriotiques

mais elles permettent de franchir une étape menant vers des territoires nouveaux. Les corps s’engagent, s’excitent, rejouent les scènes populaires mais les mots butent. Loin de réexplorer les révoltes anciennes, c’est dans leur propre histoire que Joseph trouve le moyen de défier ces jeunes, prouvant qu’à force d’exploiter les registres de la surenchère et de l’exaspération, la prise de position devient périlleuse.





Barricades

Joseph Gallix et 16 premières aménagement paysager

Ils ont dit les révoltes. Et réalisé des mises en scènes collectives, faisant écho à l'imagerie commune aux mouvements contestataires. Ils ont mis à profit leurs connaissances de l'espace, les matériaux professionnels et la force du groupe. Ils ont construit des barricades, ils ont posé. Ils ont entretenu le doute, joué avec les clichés.

« Ce qui me révolte est le fait que la gendarmerie arrête plus facilement des conducteurs de 50cc (trafiqué) que d'autres. »

« Pas remettre du papier dans les chiottes. Claquer les portes le matin quand tout le monde dort. Quand les profs mettent pas le planning de la semaine sur internet. Les cons sur la route. »

« Les inégalités, l'égoïsme / l'individualité (intérêt perso), les sur-progrès technologiques, la robotisation, les complots / mensonges, la publicité, l'anarchie négative, la dictature, les médias corrompus, les personnes éternelles insatisfaites. »

« Discrimination (femme, handicapé, étranger). Inégalité. Richesse de certains. Conflit, guerre. Gouvernement (France, mondial). Système qui nous contrôle. La nouvelle génération (certains jeunes). Fonctionnaires (profit). La propagande. Inconscience de certains. »

« Ce qui me révolte c'est qu'il y a beaucoup trop d'idées reçues, notre société est enfermée dans des idées, je dirais même butée et bornée!! Dès que quelqu'un agite un drapeau bleu blanc rouge il est fasciste raciste et surtout à fond avec le FN. J'aime la France, la France aux Français, tout le monde dit que c'est raciste, mais l'Algérie aux Algériens, la Tunisie aux Tunisiens... ça ne l'est pas!! Je suis une personne qui aime son pays, je donnerais beaucoup pour le défendre. Mais je ne suis pas raciste. Je le dis j'aime mon pays et je ne suis pas avec le FN!!! »

« La maltraitance des animaux, les pédophiles, les corruptions des hommes par l'argent (hommes politiques – hommes religieux). La pauvreté dans les ghettos (les messages qu'ils nous font passer). Les gens qui mettent pas leur clignotant. Les personnes qui crachent par terre. Les personnes âgées qui se croient tout permis. Les obligations de la vie. »

« Le monde est en guerre, l'inégalité des pays, la faim, la soif, la déforestation, humiliation. »

« L'école. Prix des bouteilles en boîte. Le temps passe trop vite. La bouffe à la cantine. Les guignols sur la route. »

« Ce qui me révolte c'est l'école car c'est obligatoire, le temps est long. »

« L'oligarchie, le totalitarisme, l'autocratie, la théocratie, la haine de l'autre (peur de l'autre > xénophobie), les personnes qui œuvrent pour elles-mêmes (égoïsme), l'ignorance des souffrances d'autrui, la néo-colonisation. »

Avec

Nathalie Klein, professeur d'éducation socioculturelle.

Intervention

10 heures en mai 2015, Maison Familiale Rurale, Tartaras (42).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes. Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

300 posters-livrets, impression offset, format A2.







OQP

Joseph Gallix

et 20 CAP aménagement paysager

Ils ont occupé la MFR pour faire entendre les révoltes. Ils ont fouillé chaque salle, se sont embusqués, enfermant ou virant les opposants. Ils ont dormi dans les cabanes, ont attendu les CRS. Rassemblés, ils ont été portés, galvanisés. Ils ont documenté l'événement. Ils ont semé le doute.

«Avoir un bon président. Arrêter le sans emploi. Aller travailler comme tout le monde. Arrêter la racaille.»

«Immigrés. Loi. Agriculture.»

«Les étrangers. Les écolos. L'école.»

«Attentats. Trafics de stupéfiants. Immigrés.»

«Le racisme. La loi abusive. Les « moi je ». L'irrespect envers les personnes âgées. Les tickets de bus trop chers. Les vantards. Les violeurs. Les voleurs. Les agresseurs. Les flics. Les kisdés. Le prix de l'essence. Devoir payer l'école. L'immoralité. L'injustice.»

«Le racisme. Le non respect. Les éducateurs. Les pédophiles. La maltraitance des animaux. Les guerres. Les blogs de Dylan. Les années d'études (trop long).»

«Les inégalités dans le monde (financières, humaines). Le racisme. Les gens qui font du mal aux autres. Les enfants qui ne peuvent pas aller à l'école. Les attentats.»

«Augmenter les frontières. Obliger à respecter les lois. Interdire les devoirs.»

«Le racisme anti-blancs. Les attentats. Les étrangers.»

«Ce qui me révolte c'est la mentalité des gens. Trop souvent les gens restent dans leur monde et restent comme ils sont sans se poser de question. Je pense que sans ces différences il y aurait moins de problèmes.»



9 mai 2016, occupation de la MFR pour faire entendre les révoltes.



En attendant les CRS.



Durant une assemblée, S. galvanise la foule.



Les accès sont surveillés jour et nuit. La fatigue s'installe.



Pour ceux qui dorment dans les cabanes, le réveil est rude.



À mort les médias !

Avec

Nathalie Klein, professeur d'éducation socioculturelle.

Intervention

20 heures en mai 2016, Maison Familiale Rurale, Tartaras (42).

Partenaire

Région Auvergne-Rhône-Alpes.
Dans le cadre du dispositif Eurêka.

Production

1 tirage, impression laser, 300×180 cm ;
200 fanzines, impression numérique,
format A4.

Tendre la main, pas le bras.

Par Fabienne Swiatly, écrivain.

L'union fait la force.
La force de qui ?
La force de quoi ?
Entrer en force. En imposer. S'imposer.
Je dois penser avant d'agir. Ne pas sur réagir.
Penser à ce qui agit en moi, ce qui agit en nous.
Ce qui nous réunit.
Nous.
Nous n'a pas toujours raison.
Nous n'a pas toujours tort.

C'est quoi la suite ?

Regroupement
Rassemblement
Action collective.
Contre qui ?
Contre quoi ?
Contre eux. Tout contre eux.
J'agis donc je suis ?
Ne plus être seul pour dire non.
Ne plus être seul pour dire oui.
Construction. Reconstruction.
Le rassemblement est-il signe de puissance
ou d'impuissance ?

Tendre la main pas le bras.

Hausser la voix suffit-il à prouver qu'on a raison ?
Si je crie, je libère la peur.
Avancer ce n'est pas piétiner.
Tenir tête pour ne pas se vouloir à genoux.
Faire baisser la tête à l'autre ?
Lui voler son regard et salir le sien.
Être fort n'est pas une question de brutalité.
Se mettre en mouvement.

Je me repose sur toi.

L'endroit où je me trouve est-il un lieu de départ
ou un lieu d'arrivée ?
L'endroit où je me trouve m'appartient-il ?
Je nous cherche et me retrouve là.
Si j'y suis est-ce chez moi pour autant ?
L'autre doit rester une possibilité d'avenir.
Si je n'ai plus que moi comme amarre, c'est que
la mer aura disparu.

On va jusqu'où ?

Le printemps ne soulève pas toujours les pavés.
Il s'ennuie parfois sur un bord de table.
Il mange gras et fume trop.
Quand le soleil brille on voit les carreaux sales
si on oublie d'ouvrir la fenêtre.
Alors il faudra se lever et regarder par dessus la haie.
Alors nous redresserons la nuque et nous dirons :
Je ne sais pas ce qu'il faut faire, mais je ne ferai pas
n'importe quoi pour autant.
L'horizon sera une belle possibilité de parcourir
un bout de chemin ensemble.

Seras-tu au rendez-vous quand il sera l'heure
de se mettre debout ?

Fabienne Swiatly est invitée à réagir aux images réalisées
à l'occasion de deux ateliers menés par Joseph Gallix.
En préambule au projet Culture à l'hôpital mené par le photographe
Joseph Gallix et l'écrivain Fabienne Swiatly avec les jeunes de la Cité
Scolaire Elie Vignal à Caluire et ceux du service cardiologie de
l'hôpital Louis Pradel à Lyon en automne 2016.

Traverser les murs et les frontières

Les résidences ne donnent pas lieu ici à des productions communes ; l'artiste manie son outil, il fabrique les images et les participants, de leur côté, racontent et s'offrent. Le rituel n'est pas toujours le même, mais les corps et les visages habitent intensément les images. Les photographes semblent poursuivre le même idéal, celui de parer à la menace du temps, jouer avec la lumière et laisser

les acteurs principaux, avec une égale honnêteté, se donner. Parler de désir, de nostalgie, de départ, de trahison ou de passé, marquer les ombres et les reliefs de la peau. Il faut comprendre et partager, marcher, écouter et respirer. Les images des pages suivantes célèbrent la singularité et la sincérité de trois grands photographes.

ABCZ: Tu vas Tchéquie?

Guillaume Chauvin

«[18 habitants] m'ont laissé les accompagner le temps d'une journée afin de documenter leur quotidien dans une ville alors capitale européenne de la culture. Tous m'ont accueilli et fait confiance. Beaucoup avaient de l'humour et un chien. J'ai essayé d'être poli et discret, et parfois utile pendant que j'observais et comparais intérieurement les gestes, les décorations, les habitudes, les parfums et les différents rythmes de vie tchèques. L'étrangeté était partagée autant par l'hôte que par l'invité.»



**Lundi 2 novembre 2015, à Plzeň
Radovan Kodera, photographe**

Radovan travaille dans son studio sur des archives et sur un son disco. Désormais, les arbres et les vitres des véhicules sont blancs de givre. Des colonnes de fumée verticale sortent de la route par endroits. Radek réalise

mon portrait à la chambre, le premier portrait de ma vie, hormis ceux destinés à l'administration. Lors de son cours de photographie à la faculté, tous les étudiants de l'amphithéâtre laissent échapper un murmure fasciné quand Radek révèle une image argentique au tableau. La magie fait toujours effet, ainsi que ce bruit d'eau que font les photos quand on les fixe;

le même clapotis que celui du bain donné à l'enfant à la maison. Ce que je verrai le soir en famille.



**Mardi 27 octobre 2015, à Plzeň
Hanna, ingénieur chez skoda**

La journée avec Hanna commence tôt: 05 h 30. Nous partons promener son chien blanc que les enfants prennent pour un cochon. Puis partons aux usines Skoda, strudel sur les genoux, car aujourd'hui c'est son anniversaire. Sur le bureau

derrière lequel on m'installe attendent des contrats à huit et neuf chiffres. C'est étrange de pouvoir emprunter les stylos de l'absent. Après plusieurs heures sur sa chaise me vient l'impression de faire partie de l'entreprise! Mais j'ai surtout le sentiment d'être dans l'usine qui fabrique les usines. Derrière le chef de service coréen, il y a un petit drapeau coréen.

Avant de terminer sa journée pour célébrer ce jour avec son mari et ses amis, Hanna relève le contenu des boîtes à messages réparties dans l'usine: on peut y remercier un collègue.



**Samedi 17 octobre 2015, à Plzeň
Robert, acteur et musicien**

Robert m'accueille tôt avec Dacha (sa chienne). On marche ensemble dans du brouillard avant d'aller répéter la nouvelle pièce pour enfants dans le théâtre où Robert travaille et habite. Puis Robert m'offre un bon repas. Le soir chez lui il roule

des joints pendant que Dacha tourne en rond sans réussir à attraper sa queue (« elle est hystérique » rit-il). Il est divorcé mais ce fut administrativement simple. Il a un fils. De la France il se souvient de Marie de Limoges. « Ah Marie ! » Il en veut un peu aux Tchèques pour le bordel tchèque, et aussi d'être restés silencieux plusieurs fois dans l'Histoire. Surtout

en 1992. Il demande aux Français de rester eux-même. Le soir Robert et son groupe de ska donnent un concert dans un bar de campagne. La serveuse brune est magnifique et timide dans la nuit. En rentrant tôt le matin, « pisser frôle l'orgasme » dit un ami de Robert. Un peu plus loin un lièvre pleure sous la pluie.



Jeudi 22 octobre 2015, à Plzeň
Suzanna, professeure de danse

Suzanna m'accueille dans la lumière, à une table sur laquelle attend déjà un thé au gingembre, face à un beau jardin. L'enfant qui joue me parle en tchèque et je lui réponds en français. Puis nous partons

au centre de danse où travaille Suzka. Sa première élève est une jolie unijambiste douée pour le poledance, puis un groupe de jeunes filles flottant le long de barres verticales... Suzka regrette que les gens d'ici se plaignent souvent. Heureusement ils sont ouverts à l'art et plus sensibles qu'ailleurs. Suzka est blonde aux yeux noirs.



Avec
18 habitants de Plzeň.

Intervention
Octobre à décembre 2015.

Partenaires
Plzeň capitale européenne de la culture 2015
et l'association européenne pour

le développement des échanges culturels
(AEDEC).
Dans le cadre du programme Open Air.

Production
20 photographies noir et blanc;
100 livres, impression numérique, format A5.

Et nos souvenirs

Sébastien Moullier

Durant toute une matinée, Sébastien Moullier et Samuel, animateur, ont traversé les longs couloirs colorés à la recherche de résidents volontaires. Pour Sébastien Moullier, chaque chambre est un voyage. Il souhaite associer un souvenir à chaque portrait et tente de convaincre les plus frileux. Le projet peut sembler un peu incongru face à des personnes atteintes d'Alzheimer. Douze résidents ont accepté de se tenir face à l'appareil. Ils racontent, oublient, hésitent. « On était heureux », cette phrase résonne pendant que d'autres, regard dans le vide, peinent à retrouver un souvenir perdu. Quand la parole n'exprime rien, le corps s'en charge. Loin d'être transparents, les portraits, quasiment impénétrables, nous ébranlent. Puisant leur force dans leur absence tangible, les résidents sont presque solarisés. Plus qu'une technique d'enregistrement, la photographie nous transmet la valeur émotive de l'inconscient.

Avec

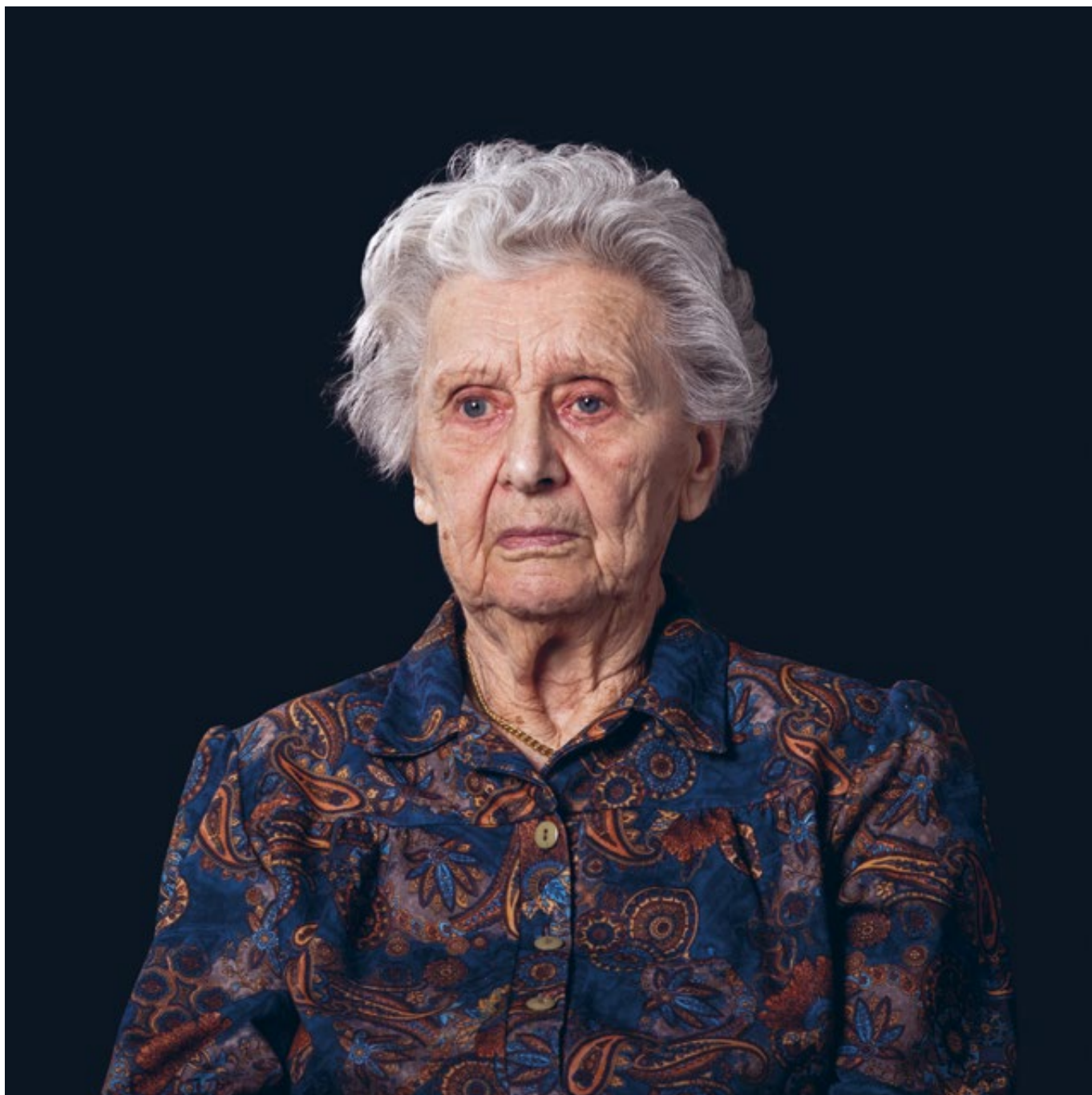
12 résidents, Francis Salmon, directeur, Thomas Hasson, directeur adjoint, Samuel Georgin et Marie-Thérèse Marrone, référents pédagogiques.

Partenaire

Ville et Eurométropole de Strasbourg. Dans le cadre de la Semaine Bleue.

Intervention

10 heures en décembre 2015, EHPAD Abrapa Neudorf, Strasbourg (67).



Madame Meyer

« – Ce matin, je n'ai pas compris ce que c'était... Mais maintenant j'essaye de comprendre. Il faut des lunettes? J'ai amené mes lunettes! Mais par contre, il faut crier fort parce que...

– D'accord! (Rires) Je me rapproche ça ira mieux. (Explication du projet)

– Ça il faut réfléchir, parce que ça vient pas comme ça. Parce que maintenant quand moi j'étais... bon ben je veux pas me vanter, j'ai fait un bac maths, donc je suis pas une idiote, mais maintenant, je suis une idiote. Parce que je ne comprends plus rien, je ne comprends plus rien.

– Quel âge avez-vous?

– 86 au mois de janvier. (...)

– Quel travail avez-vous fait?

– J'ai fait du travail de bureau,

de coordonnées, de personnel. Parce que les autres avec le même grade, ils ont fait du travail à la Poste. Moi aussi, j'ai travaillé toute ma vie à la Poste. Mon bureau c'était juste en face d'ici, il y a un bureau juste ici, c'est là que j'ai toujours été. Non, pas tout de suite, non, non, j'ai d'abord eu des mutations et il y a eu la guerre entre. – Vous avez des souvenirs précis de cela? – J'ai toujours fait ce que j'ai voulu, je sais pas! Non et ce que j'aime moi, c'est les animaux, j'ai toujours eu des chats. J'ai dû l'abandonner pour venir ici. Ça c'est un malheur, ça c'est une mauvaise nouvelle, c'est ce qu'on peut dire un mauvais souvenir. De se séparer d'un être aimé. Comme j'étais à la SPA, je connais le monde là-bas. Alors comme ils prennent les chats errants et tout ça, ils s'en occupent quoi. Ils se sont

occupés de la replacer.

– Vous avez un souvenir particulier?

– Non, pas vraiment, c'est l'amour tout doux quoi! Ça me viendra le jour où je n'y penserai pas, mais sur le moment là... Moi j'ai toujours voulu faire ce que je voulais. (...)

– Vous avez été heureuse?

– Oui, oui, oui, oui, oui. J'ai vécu avec mes parents jusqu'à leur mort. Je suis sûre que demain ou après-demain ça reviendra, mais je sais pas. Mais c'est ça, c'est ça, ça c'est quelque chose dont on peut parler assez longtemps. (...) Il n'y a pas quelque chose de saillant, quelque chose qui... Les souvenirs, ils sont plus là, ils sont plus là.

– Mais vous en avez évoqué plein depuis tout à l'heure!

– Oui! Moi je n'ai qu'un désir, c'est de dormir. Quand je dors, j'oublie tout, je suis heureuse, j'oublie tout.»



Madame Schladenhaufen

« – Écoutez, je n'ai pas de souvenir maintenant.

– D'accord. Je peux prendre une photo malgré tout?

– Oui. »



Monsieur Prigent

« – Il y a un souvenir que vous avez envie de partager avec nous ?

– Oui, c'était dans ma jeunesse, j'avais six ans, sept ans, oh, huit ans peut-être, huit ans oui et il y avait un menuisier qui habitait, parce qu'on habitait dans une cour, il faisait, enfin tout, travail du bois... Et il faisait des cercueils aussi. Alors il avait le cercueil d'une bonne femme à faire. Une emmerdeuse pas possible, alors on avait ciré, astiqué le cercueil bien entendu et il décide de l'essayer « On va rentrer dans le cercueil pour voir si elle sera heureuse là-dedans. » Et on s'est endormis. On s'est endormis tous les deux dans le cercueil. Alors comme il était très demandé pour des travaux, il y a un client qui passe et puis qui s'adresse à sa femme: « Est-il dans son atelier ? » « Oui ». Évidemment,

il ne voyait personne, alors ils ont cherché. Sa femme est venue chez moi « T'as pas vu Gérard, on le trouve pas, il est pas dans l'atelier. ». Et le jour tombait et on était toujours pas dans le coin. Elle passe sa main dans le cercueil et elle me touche moi. Alors, elle a poussé un cri. Quelque chose...! Et puis nous v'là tous les deux assis dans le cercueil, c'était pas confortable pour deux personnes, mais enfin. Et puis il y a mon père qui arrive et qui demande « qu'est-ce qui se passe ? » Alors, enfin, la bonne femme, elle a été plusieurs jours sans lui parler.
– Vous rappelez-vous la tête qu'elle a faite en vous voyant ?
– Elle était... Elle a poussé un grand cri ! »



Dialogues silencieux

Viktoria Sorochinski

Une exposition, « Avancée de la fiction sur le réel, vents forts et perturbations à l'est » ; une photographe, Viktoria Sorochinski ; un partenaire, l'association Plurielles ; enfin, un projet : « Dialogues silencieux », des portraits photographiques de femmes avec un membre de leur famille. Des portraits qui parlent des liens affectifs et des relations complexes qui les unissent.

Deux univers.

Par Barbara Hyvert, chargée des publics.

Septembre 2012, rendez-vous avec les femmes de l'association Plurielles. Elles sont nombreuses, intriguées par le livre coloré et les dossiers de l'exposition de Viktoria Sorochinski imprimés et posés sur la table. Elles aiment les images, leur fiction apparente, la complexité de la relation entre Anna et Eve, les réelles tensions qui s'en dégagent, les mises en scène magiques et inquiétantes. Elles sont nombreuses. Elles sont polonaises, turques, tunisiennes, bulgares, marocaines ou encore serbes. Mais la langue est une barrière, les images ne servent déjà plus le propos, ne remplacent pas la parole et ne suffisent pas à cerner le projet. Elles sont déroutées. Perdues. Le rendez-vous devient la rencontre de deux univers peu habitués à se croiser. Le premier, professionnel, photographique et engagé. Le second, intime, immigré et en insertion sociale. D'un côté, le photographe qui se présente avec un projet et une problématique. De l'autre, les femmes, qui pour certaines vivent dans des conditions fragiles et compliquées ne les prédisposant pas à comprendre les enjeux posés par la pratique photographique.

Et là, les questions fusent. Des questions de sensibilité, d'appréhension et d'intérêt.

Des questions qui cherchent la légitimité du projet, d'autres qui interrogent les fondements ou mettent en doute sa finalité. Pourquoi elles ? Comment accepter et éprouver le regard d'un inconnu porté sur soi ? Comment vivre l'intrusion de ce dernier dans son espace intime ? Quels seront les modes de diffusion et de circulation des photographies produites ?

Autant de questions que de réponses restées obscures, floues et incomprises. Et pourtant, dans leur regard, une expression s'anime. Leurs yeux brillent devant les photographies de Viktoria Sorochinski. Leurs yeux voient une image d'elles ; une image qu'elles seules peuvent percevoir, une image qui les fait rêver. Et, pleines d'appréhension, remplies de doutes, certaines femmes acceptent le projet. Pour un souvenir photographique. Pour une image qu'elles pourront accrocher dans leur salon, une image qu'elles pourront envoyer à leur famille restée là-bas.

C'est la rencontre de deux univers. D'un côté, les femmes.

Elles ont rendez-vous, chacune leur tour, avec Viktoria Sorochinski. Elles l'accueillent chez elles. Elles l'attendent excitées, tendues, ravies ou encore

nerveuses. Elles se sont toutes préparées ; elles ont sorti leurs plus beaux habits, ont soigneusement peigné et accroché leurs cheveux. Elles ont rangé leur salon, choisi le meilleur siège et arrangé une lumière harmonieuse pour se faire tirer le portrait. Elles attendent la photographe venue les prendre en photographie. La sonnette retentit. Viktoria Sorochinski est là, la séance peut commencer. Certaines tentent d'expliquer ce qu'elles ont imaginé pour la pose et attendent que Viktoria Sorochinski les conseille de son savoir professionnel, d'autres passent commande, pendant que les dernières, intimidées, attendent les consignes. Mais, les surprises s'enchaînent. Viktoria demande à visiter chaque chambre et s'imprègne de leurs atmosphères avant de délaissier le salon pour la cuisine, ou d'investir une chambre à coucher. Elle fait le tour des penderies, hésite entre une robe et une autre tenue et opte finalement pour une couleur, une matière ou un motif qui équilibre l'image. Les femmes sourient. Elles doivent se changer alors qu'elles avaient mis leurs plus beaux vêtements. Viktoria s'installe ; elle place son matériel, joue avec la lumière, déplace des coussins, retire des lampes, enlève des objets, replace des coussins, jette une couverture négligemment, caresse les plis du tissu, le froisse, puis fait un pas en arrière pour juger de l'effet produit. La scène est prête. Le décor est en place. Au tour des protagonistes : les femmes s'installent avec leur famille en face de l'appareil photographique et prennent la pose. Mais, là aussi, Viktoria Sorochinski orchestre. Intruse dans une sphère privée et intime, attentive au rapport des personnages à l'espace, mais aussi des relations entre eux, Viktoria Sorochinski place elle-même ses modèles, dirige jusqu'au

Elles sont déroutées. Perdues.
Le rendez-vous devient la rencontre
de deux univers peu habitués
à se croiser.

Elle élabore de nouveaux espaces personnels pour ces femmes, des ambiances propices à des sensations inhabituelles pour leur permettre de mieux se révéler.

moindre détail les postures et la direction des regards. Elle élabore de nouveaux espaces personnels pour ces femmes, des ambiances propices à des sensations inhabituelles pour leur permettre de mieux se révéler, de mieux se dévoiler.

L'une s'étonne de la durée d'une prise de vue ; une autre du nombre de photographies prises pour un seul et unique tirage. Certaines réalisent l'importance du rôle de chaque protagoniste – le photographe et les modèles – et comprennent que les deux s'expriment au travers de l'image. D'autres s'interrogent sur ce portrait si éloigné du portrait de famille traditionnel qu'elles connaissent. Et les dernières sentent qu'il s'est passé quelque chose pendant la prise de vue. Elles n'ont pas les mots pour le formuler, mais elles savent. Le portrait réalisé par Viktoria Sorochinski à la main, elles sont fières et impressionnées. Le rendu photographique est si atemporel, et en même temps si proche de leur réalité. Si merveilleux, si doux, qu'il les extrait d'un quotidien et les ancre dans un monde imaginaire, grave et mystérieux. Rayonnantes de plaisir, elles s'accordent pour dire qu'aucune de ces femmes ne leur ressemble. Elles sont belles. Elles sont tristes.

C'est la rencontre de deux univers. De l'autre, le photographe.

Les différences, le milieu, la culture, la langue s'érigent comme des facteurs d'altérité marquant la distance entre le photographe et ses modèles. Viktoria s'interroge. Comment aborder le projet avec ces femmes ? Comment créer une complicité avec elles ? Comment partager une même temporalité, une même spatialité dans le processus de création ? Comment travailler et

fabriquer l'œuvre avec ces femmes ? Sur quelles bases construire une collaboration artistique ? Comment sa démarche photographique va-t-elle pouvoir instaurer des situations dans lesquelles leur statut et celui de leur famille pourra évoluer de la simple présence à celui de participant ?

Viktoria Sorochinski observe, comprend et s'enrichit à chaque rencontre photographique. Elle tente de saisir ce qui fait sens chez ces femmes et ce qui déterminera le contenu et la forme de ses images, savamment étudiées. Elle pénètre dans la vie de ses sujets photographiques, ces femmes, qui, touchées dans leur identité, dans leur environnement, se racontent, se dévoilent peu à peu à travers une gestuelle, un objet ou une parole, échappant ainsi – le temps d'une prise photographique – au rythme et à l'urgence du quotidien pour être dans un espace onirique. Dialogues silencieux. Les regards se fuient, les yeux se détournent, s'absentent et s'égarant vers d'autres temporalités. Les femmes sont absorbées dans leurs pensées ; elles feignent de nous ignorer comme d'ignorer Viktoria Sorochinski elle-même. Et pourtant, tous les regards s'éprouvent réciproquement. Tout se joue là. L'intensité de la séance photographique éveille des émotions, elle trouble et bouleverse ces femmes qui se donnent à voir. Et, c'est ce que Viktoria devine et comprend dans leur regard qu'elle fige et immortalise. Exploitant les propriétés de la photographie, Viktoria ne fabrique plus seulement ses images, elle explore la photographie pour faire exister ces femmes, ces femmes et leur famille.

C'est une rencontre de deux univers différents. Des rencontres

photographiques. Des interactions intimes et uniques qui suscitent le fait social propre à la photographie. Elles le provoquent au fil des relations qui se tissent entre elles ; elles le stimulent par les tensions qui se créent et le construisent à chaque rencontre, à chaque prise de vue. Et, si le portrait photographique induit un rapport de force entre le photographe et son modèle, si prendre une photographie, faire un portrait, c'est « prendre » à son modèle, alors, Viktoria Sorochinski rend à ces femmes. Elle leur rend hommage au travers de ses images, elle leur rend la parole au travers de la mise en scène photographique et leur rend leur propre image en leur offrant, à chacune, la photographie de leurs Dialogues silencieux.



**Avec**

10 femmes et Coralie Jacquot,
référente pédagogique.

Intervention

25 heures, association Plurielles,
Strasbourg (67).

Partenaire

Ville et Eurométropole de Strasbourg.

Production

10 tirages, impression numérique, 60×60 cm.

Image, mot, société

Par Laure Canaple, ambassadrice du jeu Les Mots du Clic

Quel regard porter sur une image ? Photographie d'art, de presse ou publicitaire. Imprimée, affichée, projetée. Comment en parler ? Comment analyser sa construction et sa destination ? Le jeu *Les Mots du Clic* a été créé pour questionner le regardeur. Il est à la fois un jeu d'observation, d'acquisition de vocabulaire et de réflexion.

Le jeu *Les Mots du Clic* se joue en groupe, autour d'une photographie extraite d'une exposition, d'un livre, d'un journal, etc. À l'aide de cartes-mots étalées face visible sur la table, séparées en 6 catégories – de la forme de l'image jusqu'à l'intention de l'auteur en passant par des notions de temps et d'espace – les joueurs débattent afin de choisir ensemble une seule carte-mot dans chaque catégorie. À partir des 6 cartes-mots sélectionnées les joueurs construisent une phrase et formulent ainsi la critique de leur image.

Les enjeux

L'outil *Les Mots du Clic* permet de perfectionner la compréhension et l'expression verbale et écrite en acquérant un vocabulaire simple et en s'exerçant à l'usage et au maniement du langage visuel de façon ludique et interactive. Il peut s'adresser aussi bien aux tout-petits qu'à des publics allophones. L'activité ludique privilégie en effet une immersion active dans la langue et mobilise la mémoire sensorielle, la mémoire de travail et enfin la mémoire de long terme via la répétition du jeu. L'outil permet aussi de développer et enrichir la compréhension de son environnement visuel en travaillant sur les standards et représentations, en favorisant l'esprit critique, mais aussi en développant le goût.

Le déroulement et l'espace du jeu permettent de créer des situations relationnelles nouvelles, d'égal à égal, d'initier un moment de rencontre et une sphère d'échange, de reprise de confiance et de sortie de l'entre-soi. Le support de l'image favorise en outre les mécanismes de projection, invite les joueurs à parler d'eux en parlant

de l'image et en exprimant une représentation de leurs affects en résonance avec la photographie présentée.

Débattre, prendre position, argumenter, défendre son point de vue et s'exposer à la critique, au jugement et au regard de l'autre sont aussi les paris inhérents à l'outil *Les Mots du Clic*. En forgeant ainsi une expérience commune où il s'agit de choisir, et donc de renoncer, les joueurs fondent une appartenance à un groupe, une identité collective.

Une implication forte dans le processus d'accueil des migrants

Le langage n'est pas envisagé comme un code de communication – maîtrisé ou non – mais bien comme le moyen et la fin d'une intégration sociale, économique et citoyenne des individus, à commencer par les primo-arrivants ayant choisi la France pour terre d'accueil. L'image est une véritable passerelle entre les cultures. Favorisant une pratique décomplexée de la langue, le cadre ludique permet aussi de s'affranchir de l'autocensure, de libérer l'oralité et de s'ouvrir à l'autre.

Le développement parallèle d'un corpus d'images adaptées permet de faciliter l'insertion du public en donnant à voir les usages, principes et valeurs de la société d'accueil. Abaisser les frontières signifie aussi rendre sensible et consciente la population d'accueil quant à la question migratoire. Ces nouvelles perspectives pédagogiques sont développées en association avec des acteurs de l'enseignement, du travail social ou de la psychothérapie, réunis dans le cadre de groupes de travail thématiques.



Le jeu

L'outil *Les Mots du Clic* a été créé avec l'illustratrice Jennifer Yerkes, qui réalise un véritable lien entre l'écrit et l'image. Les mots sont mis en lumière par une illustration singulière, facilitant leur compréhension et leur assimilation. Le graphisme est original et didactique.

Boîte de jeu :
12,5 x 7,5 x 3,5 cm
95 cartes illustrées
1 bloc « Mes Mots du Clic »
1 règle du jeu
1 carte récap' traduite
en quatre langues

lesmotsduclic.com

En forgeant ainsi une expérience commune où il s'agit de choisir, et donc de renoncer, les joueurs fondent une appartenance à un groupe, une identité collective.



Témoignage

« *Les Mots du Clic* est un jeu destiné aux enfants comme aux adultes. Il a pour objectif de développer une pensée autour de l'image. En tant que psychiatre ce jeu me laisse imaginer un champ d'action thérapeutique. Dans ma pratique je suis souvent confrontée à des enfants en difficulté dans les apprentissages scolaires qui mettent en jeu le savoir et la connaissance. *Les Mots du Clic*, par le support qu'il propose, rend concret la formulation de mots. Il s'agit de les choisir parmi des propositions. Au fil du jeu les mots se précisent. C'est la mobilisation de son observation, de son imagination, de son ressenti qui permet de choisir les mots et non la connaissance et le savoir directement. Le choix des mots mis bout à bout

vont servir à constituer une phrase. Pour l'enfant ou l'adulte la phrase est constituée sans faire appel à un savoir proprement dit. On peut imaginer la satisfaction finale d'avoir construit une phrase analysant une image alors que l'on pense que l'on n'a pas la connaissance pour le faire. Cette phrase construite et pensée grâce au jeu est une représentation de l'image. Pour différentes raisons on peut être empêché d'élaborer une pensée autour d'une image ou d'une situation. L'étayage du jeu et la capacité à imaginer de chacun peuvent permettre d'élaborer cette pensée et de mobiliser la curiosité des participants autour de la culture de l'image. Pour conclure je dirais que ce jeu est un support qui permet de nourrir la pensée, éveiller la curiosité et d'accéder au savoir. » *Marie Cartier, docteur psychiatre*



Matilde Brugnì Chargée des publics

Coordinatrice des résidences et intervenante pendant les temps d'éducation à l'image, je vais là où me portent les demandes et les dispositifs. Une chargée des publics « nomade ». Thonon-les-bains, Bourg-St-Andéol, Chambéry, Roanne, Saint-Étienne, Tartaras, Givors, Saint-Marcellin, Lyon, Annemasse, Villié-Morgon, Pont-de-Veyle, Tarare, Saint-Priest, Oullins, Montseveroux, Pierre-Châtel, Grenoble, Saint-Genis-Laval. Des heures passées sur les quais des TER, qu'il vente ou qu'il neige, avec mes deux sacs, une valise à roulettes, des livres, des appareils, des documents et bien souvent un sentiment mêlé, entre soulagement – la séance est passée – et frustration des mots oubliés.

Mon point d'ancrage se trouve à Givors. Centre névralgique à la petite porte bleue, d'où part une quantité (insoupçonnable) de mails, de dossiers, de coups de téléphone, de tableaux, de plannings : les bureaux de Stimultania. Un poste à deux postures, donc, la première assise devant l'ordinateur, solitaire, concentrée, tendue sur le clavier, accrochée à la souris. La seconde debout, dehors, dans des face-à-face qui se mêlent et s'imbriquent, défilé de visages et de personnalités.

Le partenaire, que je rencontre les bras chargés d'images et de dossiers, débordant ensuite sur la table, devant ces yeux qui en ont vu tellement d'autres. Tout chargé des publics a sûrement déjà goûté la saveur particulière de cette petite pression quand il faut présenter en deux minutes les actions (comment réduire un projet en deux mots ? en deux images ?) et puis discuter du cadre, des modalités, du bilan. Ces rencontres sont rares, et déterminantes.

Puis l'enseignant – référent, formateur, directeur – qui n'est au départ qu'une voix, premier contact par téléphone, et qui me sollicite pour introduire la photographie dans l'univers du public dont il se charge. Au printemps généralement – rythme scolaire oblige. La période devient alors schizophrénique, je jongle entre la fin des projets de la saison et le début de la suivante. Une joyeuse embrouille dans laquelle je me perds parfois, et je prie pour ne rien oublier, pour ne pas me mordre les doigts plus tard.

Enfin le photographe, l'artiste. Un autre style de rendez-vous, à l'apparence

plus détendue mais à l'enjeu capital. Je le cherche ou bien il vient à moi. Je le cherche dans sa pratique artistique et non pas dans son expérience d'intervenant. Fouille sur internet, défilé de sites que j'oublie au fur et à mesure. De ces rencontres naissent des collaborations, ou pas. L'aperçu est rapide, me reste une somme d'impressions fugaces à démêler et tenter d'être au plus juste quand, plus tard, il faudra imaginer un artiste pour ce public, ce contexte, ce projet. Arrière-goût de sueur froide et de doute.

Après ces rencontres, ces discussions, une fois que les décisions sont prises que les acteurs sont en place, alors... je me pose devant l'ordinateur. Commence le fantastique casse-tête des plannings. Petit exercice pour math. sup. : prendre 2 photographes, 6 écoles, 1 collège, 4 associations (faire en sorte que tout ce petit monde ne soit pas trop proche géographiquement). Placer 100 heures d'interventions sur 3 mois, à raison de 10 h par participant (2 h de médiation et 8 h de création), suivre pour chacun le même schéma : quatre temps distincts, médiation, présentation, atelier, bilan-sélection. Faire que ce dernier arrive au minimum une semaine après le précédent. Ajouter les contraintes des uns le vendredi, des autres le lundi ou le mardi et quelques paramètres annexes (fatigue de fin de matinée, digestion, piscine du mercredi matin, récupération des enfants, travail etc.). Minimiser les trajets des intervenants qui ne vivent pas sur place, condenser les heures au maximum. Envisager des petits agréments impromptus. À la clé : de jolis tableaux colorés.

À ce stade, le contenu du projet est encore une ébauche. Une trame dessinée avec l'enseignant sur laquelle l'artiste est invité à déployer ses ailes d'inventivité. Tellement de choses se jouent dans ces premiers échanges. Tellement de promesses aussi. Dans la petite salle des profs où nous nous sommes retrouvés, je vois des images danser, tourbillon puissant et plein d'entrain. Je les vois immenses, grandioses, dévastatrices, collées sur les murs du lycée, ou bien à l'extérieur, à la vue de tous, libres. Je vois des jeunes gens, vainqueurs, et l'artiste à leur côté, frappant d'un poing collectif la grande table du quotidien, pour la secouer, la retourner, la transformer.

Bon. Retour devant l'ordinateur. Attendre la fameuse « note d'intention ». Doigts fébriles qui tambourinent. De l'autre côté, un enseignant pas très sûr : vous avez des nouvelles ? Je rassure : ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer. Je tremble aussi. Je relance, doucement, ne pas être trop intrusive, après tout une construction artistique ça prend du temps, faut pas brusquer, beaucoup de choses à faire en même temps, mais bousculer quand même car cette écriture est nécessaire. Qu'il me la faut pour construire mon intervention, la séance d'introduction à l'atelier, l'ultime face-à-face : celui avec le public concerné.

Me voilà donc, en attente sur le quai, les deux sacs, la valise à roulette et la tête pleine des mots à dire – la séance va commencer. Beaucoup de publics différents me font face, des petits de maternelles aux adultes. Mais je travaille surtout avec des adolescents. Des lycéens aux formations multiples

et exotiques (conseiller en vente d'animaux de compagnie, vêtement et maroquinerie, aménagement paysager, microtechnique, bois et métal) vers qui j'amène la photographie. À chaque fois, un monde nouveau. Labyrinthe immense de couloirs impersonnels, petit manoir arboré ou préfabriqués surchauffés, j'en pousse des portes couleur saumon ou vert pomme, j'en goûte des plateaux de self plus ou moins heureux. Un jour, un groupe de filles m'accueille en hurlant : « C'est vous la dame aux selfies ? » Heu, non pas tout à fait. Et l'une d'entre elles de me glisser, prévenante : « Bon courage avec notre classe, c'est tous des tarés ». Et moi de sourire, je n'ai peur de rien. Là, dans des salles plus ou moins grandes et éclairées, sur des tables plus ou moins branlantes, je m'installe. Derrière moi, la projection indispensable des images que je veux montrer. Devant, 30 (ou 40, parfois 60) yeux qui me jaugent. La méfiance est légitime, personne ne sait ce qui l'attend. Heureusement la glace se brise vite, et les choses s'enchaînent à une vitesse ahurissante. Deux ou trois heures qui passent comme un éclair, échanges autour des photographies, mots jetés parfois en l'air, sans que je sois sûre de la destination mais qui, je l'espère, se poseront au bon endroit, même si c'est plus tard, même si c'est dans des années.

Après cette intervention, débute l'atelier pratique, avec le ou la photographe invité(e). Position délicate que je dois trouver, entre la présence, la vigilance et le lâcher prise. J'ai rarement l'impression de pouvoir faire les choses pleinement (le temps toujours, qui file). D'autant que chaque cas a sa particularité. Je suis parfois tampon, entre deux mondes dont la langue est radicalement différente. Je suis parfois formatrice, pour certains c'est la première expérience. Je suis l'œil extérieur sur les réalisations, le recul nécessaire sur la production. Je suis l'aide graphiste lorsque c'est la course pour préparer les fichiers avant l'impression. Je suis l'aide régie pour l'installation de l'expo. Je suis la communicante pas toujours très au point. Parfois je ne sers à rien, et c'est bien, c'est que les choses se déroulent seules.

Mais quand ça ne fonctionne pas, c'est alors une sacrée gifle. Pas la bonne combinaison. Loupé. Tout ce qui avait été imaginé, mis en place, toute l'énergie déployée n'aura pas servi. Dévastée parce

qu'un artiste arrive systématiquement en retard, laissant sur le carreau des jeunes gens déjà difficiles à embarquer. Et entendre une enseignante dire que « c'est normal, c'est un artiste », pas méchamment, presque en excuse. Atterrée quand une photographe appelle, au 36^e dessous, parce qu'elle est seule à gérer une classe mouvementée, qu'aucun enseignant n'est capable de l'accompagner et que l'expérience vacille. Déçue parce que finalement les images ne dansent pas, le tourbillon est timide. Que le poing n'a pas été frappé. Que l'image est vide.

Se remettre en question, toujours, continuellement. Sans pouvoir vraiment pointer du doigt ce qui marche ou ce qui ne marche pas. J'apprends à me méfier, aussi, des premiers sentiments. Cette image que j'ai trouvée tellement vide découle pourtant d'une bonne expérience, les élèves sont ravis, l'enseignant très content. Il faut la voir cette jeune fille s'emparer soudain du public venu à la restitution de l'atelier pour présenter, avec un cœur et un entrain communicatif, ces mêmes images qu'on a jugées sans intérêt. Il faut le voir celui-ci qui sort enfin de sa coquille, ou bien celle-là qui annonce avec un sourire immense qu'elle affichera l'image dans sa chambre.

Cette incertitude continue, ce fil toujours prêt à craquer permet, je crois, de rester attentif. De ne pas penser que les choses sont acquises. Je fais un métier bien trop vivant pour cela. Complicé car vivant.

Et puis je ne boude jamais le plaisir d'être soudain terrassée, à l'ouverture d'un mail qui me jette à la figure une bande d'ados, extincteur à la main, hache sur l'épaule, qui me regardent, puissants et indétrônables. Ou ce visage au regard en gouffre, au sourire en coin, à l'arme-outil pointé sur la tempe

qui dit avoir « rêvé d'une action figée dans le temps ». La liste est longue. Pour finir, les mots d'un père, griffonnés sur le livre d'or d'une exposition de fin de résidence à laquelle a participé sa fille :

« Celle-ci est ma fille, je me pose la question de savoir quel regard les personnes ont sur elle. « Faire faces » à la réalité quotidienne : moi, mon regard a changé dès lors que je suis satisfait de l'exposition qui me fait découvrir que d'autres que moi ont un regard posé sur elle. Faire faces, c'est laisser d'autres vous interroger sur vous et vous laisser entraîner dans le monde par eux, pour faire face à ce monde et le transformer (ou le conquérir ?) »*

Conquérons.

* Livre d'or de l'exposition de résidence de Laura Tangre, « Faire faces », auprès des écoles et associations de Givors. Résidence portée par Stimultania et la Mostra - Ville de Givors de janvier à mai 2015.

Un jour, un groupe de filles m'accueille en hurlant : « C'est vous la dame aux selfies ? » Heu, non pas tout à fait. Et l'une d'entre elles de me glisser, prévenante : « Bon courage avec notre classe, c'est tous des tarés »



Emmanuel Sapet

Né en 1977, vit à Valence. Après des études en lettres modernes et en sciences politiques, il part travailler auprès du service culturel français en Roumanie. À son retour, il étudie la photographie à l'université Paris 8. S'initiant à une pratique documentaire, Emmanuel Sapet cherche à développer une transmission de l'information reposant sur une observation au long cours.

Benoît Grimalt

Né en 1975, vit à Arles. Diplômé des Gobelins, il est aujourd'hui photographe. Benoît Grimalt pose un œil léger, précis et parfois ironique sur le monde. Il s'attarde sur des détails du quotidien et souligne leur poésie avec quelques mots bien choisis. Exposé à Paris et Bruxelles, il travaille pour la presse (*Zurban, Le Monde, Libération, Okapi...*) et publie régulièrement aux éditions Poursuite.

Muriel Joya

Née en 1983, vit à Lyon. Photographe plasticienne, elle se forme à l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. « Les objets que traite Muriel Joya dans ses œuvres ont souvent pour point commun d'appartenir au spectre de l'ordinaire ; des choses ténues, des détails au bord de l'imperceptible, qui ne retiendraient pas nécessairement notre attention en dehors de l'intention artistique. » Michael Verger-Laurent, 2014.

Benedetto Bufalino

Né en 1982, vit à Lyon. Artiste plasticien diplômé de l'école de la Martinière Terreaux, il questionne et réinvente ce qui l'entoure pour créer la surprise, inviter à la rêverie, court-circuiter l'ordinaire. La photographie tient une place variable dans le travail de Benedetto Bufalino : à la fois outil de repérage et d'exploration, puis gardienne de mémoire et trace de l'événement.

Topotrope

Créé en 2008 et composé d'Alexandra Caunes et Julio Bescos, artistes plasticiens, Topotrope est un « laboratoire de représentations communes ». Il propose, dans le cadre de son activité artistique, des ateliers expérimentaux autour de la réalisation et la manipulation d'objets ou d'images fabriqués. Sa réflexion repose sur la mise en relation d'éléments hétérogènes souvent tirés du quotidien comme support pour la formulation d'une pensée, d'un geste.

Melania Avanzato

Née en 1978, vit à Lyon. « Née sur les rives de la Méditerranée de parents italiens, j'ai grandi entre deux pays. Le déracinement et le voyage me mènent naturellement à me servir très tôt de l'image comme accessoire de mémoire. » Après des études d'histoire et de photographie, Melania Avanzato travaille pour la presse et en agence. Elle poursuit aussi une pratique personnelle sensible et onirique. Ses travaux sont représentés en galerie et ses séries sont en constante évolution.

Marion Pedenon

Née en 1985, vit à Strasbourg. Diplômée de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg en 2010, Marion Pedenon utilise la photographie pour explorer les champs de la mémoire, du souvenir et de la famille. Elle dispense également des cours du soir à la HEAR de Strasbourg et développe des projets pédagogiques autour de la photographie avec des publics variés.

Mélanie Vialaneix

Née en 1986, vit à Strasbourg. Diplômée en juin 2011 de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, Mélanie Vialaneix utilise l'imaginaire pour parler du réel, composer des espaces où l'irréel domine et laisse place à la rêverie. Ses réalisations gravitent autour de la gravure, de l'illustration et du cinéma d'animation. La narration est au centre de son travail.

Benoît Luisière

Né en 1972, vit à Toulouse. Documentaliste de formation, Benoît Luisière se tourne vers la photographie pour interroger les troubles de l'identité. Ses autoportraits révèlent l'illusion, celle de savoir ce qui nous définit et celle que suppose l'image. Il collecte également des signes, inventaire minutieux dévoilant un monde où l'absurde côtoie la poésie. Il est membre du studio Hans Lucas et publie *Autre jeu* aux éditions Filigrane en 2014.

Guillaume Chauvin

Né en 1987, vit à Strasbourg. Auteur et photographe, il est diplômé de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Son travail se trouve à mi-chemin entre journalisme et document artistique. Il publie dans la presse nationale et internationale (*Le Monde, Feuilleton, 6 Mois, Paris Match, Réponses photo*) et ses travaux ont notamment été exposés aux Rencontres d'Arles. Il développe en parallèle un travail d'écrivain (éditions Allia) et d'éditeur indépendant (Les éditions m'habitent).

Joseph Gallix

Né en 1991, vit à Mâcon. Joseph Gallix est un auteur photographe formé à l'école cantonale d'art de Lausanne. En 2013, il part à la rencontre d'ouvriers de Goodyear, à Amiens, en lutte depuis des années. *Le combat continu*, exposé à Toulouse, Niort, Milan, Athènes... a également fait l'objet d'un livre sans mots, où l'image parle du conflit mais aussi de la vie quotidienne de ces combattants ordinaires.

Sébastien Moullier

Né en 1981, vit à Strasbourg. Diplômé d'une maîtrise en arts plastiques, Sébastien Moullier est photographe et graphiste. Dans ses photographies, il questionne aussi bien l'espace prétendument architecturé que les rapports humains. Elles sont empreintes de sa pratique du graphisme et souvent le fruit de compositions réfléchies et épurées. Il a travaillé pour différents artistes tels que Saori Jo, Pause Kino, Duo Suertes.

Viktoria Sorochinski

Née en 1979, vit à Berlin. Elle quitte l'ex-URSS à l'âge de 11 ans. Après avoir vécu en Israël, elle poursuit ses études aux Beaux-Arts de Montréal, puis à New York. Ses photographies sont largement diffusées en Europe, en Amérique du Nord et du Sud et en Asie. Elle gagne de nombreux prix comme le Lucie Award, le prix LensCulture catégorie portrait, le Flash Forward de la Fondation Magenta, le prix J.M.Cameron ou encore le prix Voies Off des Rencontres d'Arles. En 2013, sa première monographie *Anna et Eve* est éditée chez Peperoni Books. Viktoria Sorochinski poursuit aujourd'hui son subtil travail d'observation et d'interprétation des relations humaines.

PAGE 5

Explorer les territoires

Givors plage

Prêt-à-timbrer

Les mots libres

Têtes d'identité

Givors est comme un nœud

de cravate

PAGE 15

Allier les pratiques

Révéler le lisible

PAGE 20

**Fabriquer et diffuser
l'objet photographique**

Les boîtes à souvenirs

Portraits de famille

Sapins

Entre autres

PAGE 26

**Construire
un atelier et croire**

Je suis

Un bien bel ennui

PAGE 36

Inspirer et improviser

Rêves partis

Comment vit-on sur terre ?

À la Festi, les vies dansent

PAGE 51

**Prendre part
à la vie politique**

Barricades

OQP

PAGE 62

**Traverser les murs
et les frontières**

ABCZ : Tu vas Tchèque ?

Et nos souvenirs

Dialogues silencieux

PAGE 78

Outil

Image, mot, société

PAGE 80

Portrait

Matilde Brugni

